Ulrich von Hutten

\_\_\_\_\_\_\_

Lettre à Louis de Hutten :

Consolation sur la mort de son fils.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[](http://en.wikipedia.org/wiki/File:Le_Transi_de_Ren%C3%A9_de_Chalon_(Ligier_Richier).jpg)

René de Châlons, prince d’Orange, mort en 1544 à l’âge de 25ans.

Sa veuve chargea le sculpteur Ligier Richier de le représenter en train d’offrir son coeur à Dieu.

La peinture du fond illustre la splendeur de sa condition antérieure. Eglise Saint-Étienne, Bar-le-Duc. (W*ikipedia*)

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduction et annotations de Jean-Paul Woitrain

Relecture par Isabelle Groulez

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Lettre de consolation à Louis de Hutten

sur le meurtre de son fils[[1]](#footnote-1).

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

|  |  |
| --- | --- |
| Lettre de consolation à Louis de Hutten  sur le meurtre de son fils. | |
| **Moguntiae** , 29 jun. 1515 | **Mayence**, 29 juin 1515. |
| Ulrici de Hutten  equitis Germani  ad Ludovichum de Hutten  equitem auratum[[2]](#footnote-2)  super interemptione filii  consolatoria[[3]](#footnote-3) | De Ulrich de Hutten,  Chevalier germain,  Lettre de consolation  à  Louis de Hutten,  chevalier décoré d’or,  sur le meurtre de son fils. |

GSP

|  |  |
| --- | --- |
| Ulrichus de Hutten  Ludovicho de Hutten Gentili  Salutem. | Ulrich von Hutten  A son parent Ludovich de Hutten,  Salut ! |
| **[§1][[4]](#footnote-4)** Omnes qui istinc ad nos commeant, narrare mihi solent, quam non fortiter amissi filii casum feras. Hoc ego primum, tua fretus rerum experientia, ut crederem, induci non passus sum.  **[§1b]** Tot deinde certis indiciis animadversis, statui scribere ad te, et si quam admonitionem meam acciperes, hortari ne quid te indignum facias, neve pertinacius luctui indulgens, malum malo addas.  **[§2][[5]](#footnote-5)** Quod te per tuam senectam, quam turbare non convenit, per tuos liberos, qui nunquam non debent summi tibi solatii loco esse, oro ne conflicteris ; utque proponas tibi[[6]](#footnote-6), id quod perdideris, reparari non posse ; interim vero diuturno maerore, quae negligi abs te minime debet, tuam vitam atteri. | [§1] Tous ceux qui reviennent de chez toi, me racontent d’ordinaire combien le courage te manque pour supporter le malheur d’avoir perdu ton fils. Moi, au début, confiant en ton expérience de la vie, je ne voulais pas me laisser entraîner à y croire.  [§1b] Puis, ayant reconnu des indices qui ne trompent pas, j’ai décidé de t’écrire, pour t’exhorter, si tu voulais bien accepter mes remarques, à ne rien faire qui fût indigne de toi, et à ne pas ajouter le malheur au malheur en t’obstinant à t’abandonner à ton chagrin.  [§2] C’est pourquoi, par ta vieillesse dont il ne faut pas troubler l’équilibre, par tes enfants, qui ne doivent jamais cesser de représenter pour toi le plus haut degré de consolation, je te prie d’arrêter de te torturer. Songe aussi que ce que tu as perdu ne peut être rendu à la vie tandis que ta vie, que tu ne devrais absolument pas négliger, se perd dans l’affliction des jours qui passent. |

— Garder le saut de Page—

|  |  |
| --- | --- |
| **[§3][[7]](#footnote-7)** Quod Dii melius vertant quam tu, tanti animi vir, sic in utraque fortuna exercitus, tam strennue olim in rebus versatus, sic decidas, sic adversis succumbas, teque opprimi sinas.  **[§4]** Certe duo sunt potissima fortitudinis officia[[8]](#footnote-8), adversis non frangi, et secundis non insolescere : horum hoc difficilius, ad effoetam usque senectam**[[9]](#footnote-9)**, splendida fortuna, egregie abs te praestitum est ; quo magis admiror in altero, quod facilius est, aliquid abs te desiderari.  **[§5][[10]](#footnote-10)** Quotusquisque enim fortium est, qui non aequius adversa ferat, quam prudenter secundis consistat?  Si vero hunc casum tanti facis, ut nullam decreveris consolationem admittere, nimis imparem per tuos liberos amorem dispertiris, quorum unum mortuum magis curas, quam viventeis quatuor.  **[§6][[11]](#footnote-11)** Tuum tamen ibi judicium nihil moror ; saltem memineris, quid te deceat, atque intra officii tui limites verseris. | [§3] Plaise au ciel que les choses tournent mieux ! Qu’il ne permette pas qu’un homme de grand cœur comme toi, ayant l’expérience de la bonne comme de la mauvaise fortune, autrefois si vaillamment engagé dans les réalités de la vie, succombe ainsi et fléchisse devant l’adversité, au point de se laisser complètement abattre.  [§4] Le courage, on le sait, a deux fonctions principales : il ne permet pas que l’on se laisse briser par l’adversité, ni, inversement, que l’on devienne arrogant dans la prospérité. Tu as fait preuve d’une manière remarquable de la deuxième forme de courage, la plus difficile, jusqu’à l’extrême fin de ta vieillesse, au milieu d’une fortune resplendissante ; et, ce qui m’étonne le plus à propos de la première sorte, qui est la plus facile, il te manque quelque chose pour y parvenir !  [§5] Parmi les hommes courageux, en effet, combien peu n’auraient pas le cœur plus ferme pour supporter l’adversité qu’ils n’auraient de prudence pour résister à la prospérité ?  Mais si vraiment tu places ce malheur si haut que tu décides de n’admettre aucune consolation, tu répartis de manière par trop inégale ton amour pour tes enfants, puisque, dans ce cas, tu te soucies plus d’un seul, qui est mort, que de quatre qui sont vivants !  [§6] Cependant, sur cette question, je ne me soucie pas de ton jugement ; mais au moins tu te souviendras de ce qu’il te convient de faire ; et tu resteras dans les limites de ton devoir. |

GSP.

|  |  |
| --- | --- |
| **[§6b]** Sane quod in orbitate pessimum est, ut desolatos reddat, id a te longissime abest : nam — p. 47— solus non es : habes tres filios, optimae spei juvenes, atque horum maximus natu Ludovichus , et maritus est, et pater. Habes filiam, et ipsam matrem, ex claro equite Zeysolfo de Rosenbergk : ab his desyderium resarci tuum[[12]](#footnote-12). Sic lugere, sic projici, ingrati deorum beneficiis animi est.  **[§7][[13]](#footnote-13)** Neque unquam putabunt se amari abs te hi tam digni amore liberi, si se adeo negligi viderint, ut nolis vivere, et luctu vacare, et se frui. Ita istum mortuum dole, ut et hos agnoscas et tibi constes.  **[§8]** Antequam tibi natus esset filius, talem quidem optabas tibi contingere, qualis hic fuit ; sed et donec non contigit, aequo fuisti animo, cum scires ad nostrum arbitrium nihil in rebus verti, et si quid praeter optatum nobis eveniat, neminem adeo stultum, adeo dementem esse debere, qui vel indignum hoc dicat, vel accuset Deum.  **[§9]** Sed non diu est sperata abs te ejusmodi proles : sive enim aliqua Dei benignitate, sive casu et propitia tunc fortuna, natus tibi rarae virtutis filius est ; atque is cum suapte virtute universam prius Germaniam studio sui inflammasset, occubuit : utrumque nihil est, et quod natus est, et quod sic interiit : cur enim magis doles ablatum, quam non nato solebas contristari?  **[§10]** Ac nescio an optatior ei mors accidere potuerit : occidit enim postquam clarissima optimae indolis monimenta ac laudatissimam sui memoriam reliquisset omnibus, e desyderio ac opinione hominum de se optima, quae per Herculem mutari progressu temporis potuit, nunc et plena et solida permanet. | [§6b] Ce qui est réellement le pire dans la perte de ses enfants, est que l’on reste seul ; cette menace est bien loin de te concerner, car tu n’es pas seul. Tu as trois fils, des jeunes hommes porteurs des plus belles espérances, dont l’aîné, Ludovic, est déjà marié et est déjà père. Tu as une fille, qui elle-même est déjà mère des œuvres de son mari, l’illustre chevalier Zeysolfus de Rosenbergk. C’est par eux que tu dois combler le vide laissé par sa mort ! S’abandonner ainsi au deuil, se résigner ainsi, est le propre d’une âme ingrate, qui ne reconnaît pas les bienfaits des dieux.  [§7] Quant à tes enfants, si dignes de ton amour, ils ne croiront plus jamais que tu les aimes, s’ils voient que tu les négliges au point de ne plus vouloir vivre, de ne pas vouloir faire ton deuil et de ne pas vouloir jouir de leur présence. C’est pourquoi pleure ton enfant disparu mais sans ignorer les autres, et sans perdre la raison.  [§8] Avant qu’il te naisse un fils, tu souhaitais évidemment qu’il t’en échoie un pareil à ce que fut celui-ci. Mais tant qu’il ne t’était pas arrivé, tu gardais l’âme égale, parce que tu savais bien que rien au monde ne tourne jamais à notre volonté, et que si quelque chose se produit contrairement à ce que nous espérions, personne ne doit avoir la sottise, personne ne doit avoir la folie de dire que c’est une indignité, ni d’en accuser Dieu.    [§9] Mais tu n’as pas eu à attendre longtemps une descendance de cette sorte : soit par une bonté particulière de Dieu, soit par le hasard d’une Fortune qui t’était propice à ce moment, un fils d’une rare valeur t’est né ; et il est mort non sans avoir auparavant enflammé d’amour pour lui la Germanie toute entière, par sa seule valeur. Tout cela n’est-il rien ? Qu’il soit né tout d’abord, et qu’il soit mort ensuite dans de telles conditions ? Pourquoi alors pleures-tu cet enfant ainsi disparu plus que tu ne t’attristais quand il n’était pas né ?  [§10] Et pour tout dire, je me demande s’il aurait pu lui arriver une mort préférable à celle-là ! En effet : il est mort en laissant à tous les plus brillantes preuves de son excellent naturel, et le souvenir qu’il laisse ne soulève que les plus grandes louanges. A cause du regret et de l’opinion excellente que les hommes ont de lui, opinion qui, par Hercule, aurait pu changer avec le cours du temps, sa mémoire demeure maintenant pour toujours intacte et solide. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§11]** Quodsi ex tuo voto mori debuisset, nonne hoc tantum optasses, ut aliquam probitatis ac innocentiae famam post se relinqueret ? At quis vel nostra memoria vel patrum relatione ita mortuus est, ut ejus vitam omnes laudarent, mortem vero quasi communem quandam acerbitatem luctu ac maerore prosequerentur [[14]](#footnote-14)?  Non hi, dico, qui in Suevis, Francis aut vicinis juxta locis sunt, omnes dico Germani significationem suae erga tuum filium voluntatis et vivo illo et mortuo dederunt.  **[§12][[15]](#footnote-15)** Jam longius quoque penetrabat ejus fama, sed nondum tantus erat, antequam sic moreretur : ex morte enituit, cujus illum novitas inextinguibili claritudinis splendore evexit.  **[§13]**  Illud itaque facile tibi concedo, dignum fuisse qui et viveret diutius et levius moreretur ; hoc nego, illustriorem famam vel levius moriendo vel longius vivendo potuisse consequi.  **[§14]** Utcumque tamen aestimas, necesse est ea quae ceciderunt, ferre aequo animo. Nam qui liberos procreat, hunc illorum quoque casus ac fortunas spectare convenit. Dare tuo filio vitam potuisti, vitae terminum statuere non potuisti.  **[§15][[16]](#footnote-16)** Quare hanc calamitatem quam vocas, non alia ratione evitasses, quam si non genuisses filium. At gignere qui voluisti, cujus mortem ferre nolles ? An minus ex natura est interire quam nasci ?  Credo malles non genuisse, quam sic ablatum dolere ; at illam praeclaram laudem non tulisses, in qua vixit, illam incomparabilem inno- — p. 48— centiae famam, in qua mortuus est. | [§11] Et s’il avait dû mourir selon tes vœux, qu’aurais-tu souhaité d’autre, si ce n’est qu’il laissât derrière lui une réputation d’honnêteté et d’innocence ? Mais connais-tu quelqu’un qui, de nos jours ou du temps de nos pères, soit mort dans des circonstances telles que tout le monde loue sa vie et pleure sa mort comme un malheur collectif dans le deuil et l’affliction générale ?  Par « tout le monde », je ne veux pas dire seulement ceux qui vivent en Souabe, en Franconie ou dans les régions voisines : non, je parle de tous les Germains, qui ont manifesté clairement leursympathieenvers ton fils, autant quand il vivait, qu’après sa mort.  [§12] Sa réputation s’était déjà répandue assez loin, mais il n’avait pas encore atteint toute sa gloire avant de mourir dans ces circonstances ; il brille désormais d’une mort dont l’étrangeté l’a rehaussé d’un éclat et d’une clarté que rien ne peut éteindre.  [§13] C’est pourquoi, si je te concède facilement qu’il était digne de vivre plus longtemps et d’avoir une mort plus douce, on ne me fera pas dire qu’en ayant une mort plus douce ou en vivant plus longtemps il aurait pu gagner une renommée plus brillante.  [§14] Mais quelle que soit la manière dont tu voies les choses, il est nécessaire que tu supportes d’une âme égale ce qui est arrivé. En effet, quand on engendre des enfants il convient aussi d’envisager les malheurs et les revers de fortune qui peuvent les atteindre. Tu as pu donner la vie à ton fils ; tu n’as pas pu déterminer le terme de sa vie.  [§15] C’est pourquoi, cette catastrophe, comme tu la nommes, tu n’aurais pas pu l’éviter autrement qu’en n’ayant pas eu de fils ! Mais comment aurais-tu voulu engendrer quelqu’un dont tu n’aurais pas voulu supporter la mort ? À moins qu’il ne soit moins dans l’ordre des choses de mourir que de naître ?  Je crois que tu préfèrerais ne pas l’avoir engendré plutôt que d’avoir à le pleurer, maintenant qu’il t’a été enlevé dans ces conditions. Mais, dans ce cas, tu n’aurais pas profité de cette gloire éclatante dans laquelle il a vécu ; tu n’aurais pas joui non plus de cette réputation d’innocence sans égale qui entoure sa mort. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§16]** Cujus utriusque boni tantum tibi suisque omnibus reliquit, quantum ipse mereri potuit. Etenim ille interiit ; gloria, fama, virtus, quod immortalia sunt, non simul interierunt : ipse sic mortuus novum innocentiae exemplum esse meruit, adeo ut sint qui non obscure voveant talem mortem pro diuturniore vita.  **[§17]** Cum incertam tibi natorum vitam proposueris semper, certam ac ingentem tulisti laudem[[17]](#footnote-17). Quid velles amplius? Aut quare hac felicitate contentus non es, cum pejora ferre, si evenissent oportuerit? Et tibi si optio data fuisset, nescio quid potuisses melius eligere : tam difficilis est natura**[[18]](#footnote-18)**, tam variabilis fortuna, ut cui mediocriter bona eveniunt, nisi pro optimis accipiens, Diis bonorum authoribus gratias agat, ingratus censeri debeat.  **[§18]** Non existimo tuum filium, si aliquot annos supervixisset, deteriorem futurum. Sed consuevit vetustate gratia attenuari. Iterum igitur dico, et feliciter, et optato tempore occidisse, tunc cum amplissima omnium exspectatio in illum conjecta esset, cum maxime bonus, maxime ab omnibus amaretur. Cujus virtutis si qua satietas contigisset, non tantum sui desiderium reliquisset.  **[§19][[19]](#footnote-19)** Numquid hoc solum optabas, consequi tuum filium, si centum annos victurus esset ? Optabas certe ; verum ille brevius mandata confecit : non est cur mortem accuses ; quae cupiebas vitae munia implevit ; minoris quam tu volebas id quod volebas comparavit. Noli orare longam vitam ei, cui brevis tam feliciter contigit. | [§16] De chacun de ces deux biens, il n’a pu vous laisser à toi et à tous les siens que ce qu’il avait pu en gagner lui-même. C’est un fait, il est mort ; mais sa gloire, sa renommée, sa vertu, qui sont choses immortelles, ne sont pas mortes en même temps que lui. En mourant dans ces conditions, il a mérité de devenir un nouveau modèle d’innocence, à tel point qu’il y a des hommes qui sans le dissimuler souhaiteraient une telle mort plutôt que leur vie quotidienne.  [§17] Alors que tu avais toujours eu pleinement conscience que la vie de tes enfants était incertaine, tu en as retiré une gloire immense et certaine. Que voudrais-tu de plus ? En d’autres termes, pourquoi ne te tiens-tu pas pour satisfait de cette félicité, alors qu’il aurait bien fallu que tu le supportes si de plus grands malheurs leur étaient arrivés ? Et si tu avais eu le choix, je ne sais pas ce que tu aurais pu choisir de mieux ! La nature est si rigoureuse, la fortune est si variable, que celui à qui arrivent des biens médiocres, doit être tenu pour un ingrat s’il ne les prend pas comme des biens excellents et s’il n’en remercie pas les dieux, auteurs de tous les bienfaits.  [§18] Ce n’est pas que j’estime que ton fils aurait vu ses qualités s’amoindrir, s’il avait vécu encore quelques années de plus. Mais généralement la grâce diminue avec l’âge. Je le redis donc encore une fois : il a eu la chance de mourir au moment voulu, au moment où il suscitait les plus grandes attentes auprès de tout le monde; au moment où il était au plus haut de ses vertus, au moment où on l’aimait le plus. Et si sa vertu était venue à lasser, il n’aurait pas laissé autant de regrets.  [§19] Est-ce que ton seul souhait était que ton fils, obtienne toujours autant d’estime, même s’il avait dû vivre cent ans ? Tu le souhaitais sûrement ! Mais il a achevé plus rapidement son mandat : ce n’est pas une raison pour accuser la mort. Il a rempli les étapes de la vie, comme tu le voulais. Il a accompli ce que tu voulais, mais un peu moins que tu voulais. Ne réclame pas pour lui une longue vie alors qu’une vie brève lui a été accordée pour son bonheur. |

— GSP—

|  |  |
| --- | --- |
| **[§19b] [[20]](#footnote-20)** An tot prius aerumnas, tot calamitates, tot animi ac corporis molestias, morbos ac dolores et id genus mala, si exhausisset prius, beatiorem putares, ac de morte minus quererere? Tecum ipse haec reputa, ac rem considera, et aude non supervacuum istum tuum luctum dicere[[21]](#footnote-21) : quanquam est, cur lugeas, causa, cur in luctu desideas, non est.  **[§20]** Exacerbavit hoc fortasse tuum dolorem, quod atrocem in modum et multis vulneribus est trucidatus : desine macerandi te causas ipse quaerere : properatae hoc mortis est, non aucti supplicii[[22]](#footnote-22) : infracte ferenti[[23]](#footnote-23) omnia graviora sunt. Fortis et quae magna et quae parva in his rebus eveniunt, juxta aestimat[[24]](#footnote-24). [§21] Et nescio cur non feliciter magis quam misere sic cecidisse dicam : utcumque enim hoc mortis genus aestimas, quia repentinum est[[25]](#footnote-25), tantopere miserum esse non potest : neque captus prius est, neque tortus, neque conjectus in vincula ; cum minime suspicaretur, irruit in eum Tyranni furor. Qui praevidet malum, is metuit ; qui nec praevidet, nec metuit, dimidio mali exoneratus est. | [§19b] S’il avait épuisé avant de mourir toutes les misères, tous les malheurs, toutes les peines de l’âme et du corps, toutes les maladies, toutes les souffrances et tous les maux de ce genre, le trouverais-tu plus heureux ? Te plaindrais-tu moins de sa mort ? Pense à tout cela en toi-même ! Considère la chose, et ose encore te dire que ton chagrin n’est pas superflu ! Quoique tu aies une bonne raison de pleurer, il n’y a pas de raison de t’installer durablement dans le chagrin.  [§20] Ce qui a peut-être exacerbé ta douleur est la manière atroce dont il a été assassiné, avec ces nombreuses blessures. Cesse donc de chercher des raisons de t’affliger : ce sont là les caractéristiques d’une mort rapide, et non d’un long supplice. Pour celui qui se laisse abattre, tout revêt une importance excessive ; l’homme courageux au contraire n’accorde ni plus ni moins de prix aux grands évènements qu’aux petites choses qui se produisent en ce monde.  [§21] Et je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas qu’en tombant ainsi il a connu une mort plus heureuse que malheureuse. En effet, quelle que soit la façon dont tu juges ce genre de mort, dans la mesure où elle arrive soudainement, elle ne peut être à ce point misérable : il n’a pas été capturé d’abord, ni mis à la torture, ni jeté dans les fers ; au moment où il s’y attendait le moins, la fureur du tyran a déferlé sur lui. Celui qui prévoit le mal, le craint ; celui qui ne le prévoit pas et ne le craint pas s’en trouve exonéré de la moitié ! |

|  |  |
| --- | --- |
| [§22][[26]](#footnote-26) Julium Caesarem aiunt ejusmodi mortem optasse semper, et venientem intrepide amplexatum. Fortem quidem virum pericula et calamitates probant, feminis ista relinquenda sunt, lugere, ejulare, maerore ac inedia conflictari. Mors nulla durior est, quae miseriis nos exuit.  **[§23]** Te neque frangi sic maestitia decet, neque enervari desiderio ejus quem reducere non potes, convenit. Deinde[[27]](#footnote-27) sic adversis succumbere neque virile est, neque firmi animi. An dubitas, cum omnia, utcumque cadant, accipienda sint, unum aliquid non esse fortiter ferendum? Neque est consilium, exspectare, dum tempus istum tibi maerorem leniat.  **[§24]** Ipse potius quid facere debeas cogita. Quod a natura est, necesse et ex Dei voluntate : si id iniquo animo fers, contra naturam facis, insipienter ac impie ; certe vero si te invictum his motibus praestiteris, solida fortitudinis opinione celebraberis ; sin abjectum ac demissum, primum nihil lucraberis, deinde hoc quoque quod habes, corporis vires, infirmabis, et mentis quietudinem turbatam reddes, ipsamque vitam luctu et maerore conficies. | [§22] On raconte que Jules César avait toujours souhaité ce genre de mort, et que quand elle arriva, il l’embrassa sans trembler. Les dangers et les malheurs révèlent l’homme courageux. Pleurer, geindre, se ronger de douleur et se laisser mourir de faim : il faut laisser cela aux femmes. Aucune mort n’est trop cruelle quand elle nous débarrasse de nos misères.  [§23] Il n’est pas convenable que tu laisses ainsi la souffrance te détruire et il ne convient pas non plus que tu te laisses miner par le regret de celui que tu ne peux faire revenir. Ensuite, succomber ainsi à l’adversité n’est ni d’un homme ni d’une âme ferme. Alors qu’il faut accepter tout ce qui arrive comme cela arrive, il y aurait une chose et une seule qu’on ne serait pas obligé de supporter courageusement ? Peux-tu sérieusement te poser la question ? Ce n’est pas non plus une bonne décision d’attendre que le temps adoucisse ton chagrin.  [§24] Réfléchis plutôt de toi-même à ce que tu dois faire. Ce qui émane de la nature est nécessaire et procède de la volonté de Dieu ; si tu ne le supportes pas sereinement, tu agis contre la nature, hors de toute sagesse et en dépit de la piété. Mais assurément, si tu te montres plus fort que ces bouleversements, on te célèbrera pour la solide réputation de courage qui t’accompagnera. Si au contraire, tu te montres abattu et découragé, tout d’abord tu n’y gagneras rien, ensuite tu affaibliras même ce que tu possèdes encore, tes forces physiques, et tu troubleras la paix de ton esprit. Tu achèveras enfin ta vie dans le deuil et l’affliction. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§25]** Cur igitur frustra conflictari mavis[[28]](#footnote-28), quam quod irrevocabile est fortiter amittere, et, cum perdita reparare non possis, ipsum te, quod reliquum est, servare? Noli te affligere ; noli in luctu contabescere ; medere huic ipse aegritudini ;  sine hanc tibi miseriam leniri : mortalis erat, qui mortuus est.  **[§26]** Quod cum semper sciveris, cur nunc tandem nescire videris ? Tunc lugendum tibi esset, si unquam credidisses perpetuo victurum. At exploratum tibi erat, posse mori primum, deinde omnibus etiam horis posse, ita, ut novum non sit mortuum esse hominem[[29]](#footnote-29).  **[§27][[30]](#footnote-30)** Praeterea eo mortis genere interiit tuus filius, quod inprimis Deo placet, scilicet innocenter trucidatus : at innocentes suos vocat Deus, neque unquam magis irascitur, quam offensis illis. Tu quid ad rem facies ? habes Deum vindicem. | [§25] Pourquoi préfères-tu donc te tourmenter en vain, plutôt que d’accepter de perdre, avec courage, ce qu’on ne peut faire revenir ? Et puisque tu ne peux rendre vie à ce qui est perdu, pourquoi ne cherches-tu pas à conserver ce qui te reste : toi-même ? Ne t’afflige pas ; ne te consume pas dans le deuil : porte toi-même remède à ce dégoût de vivre. Laisse ta souffrance s’adoucir : il était mortel celui qui est mort.  [§26] Mais puisque tu l’as toujours su, pourquoi aujourd’hui enfin sembles-tu l’ignorer ? Si tu avais cru un jour qu’il vivrait toujours, c’est alors qu’il faudrait garder le deuil. Mais tu avais bien réfléchi à la question ; tu savais, premièrement, qu’il pouvait mourir, et, deuxièmement, qu’il pouvait mourir à toute heure, si bien qu’il n’est pas nouveau pour toi qu’un homme soit mortel.  [§27] De plus, ton fils est mort de cette sorte de mort qui plaît plus que toute autre à Dieu : il a été abattu alors qu’il était innocent ; or Dieu appelle siens les innocents et il ne se met jamais plus en colère que quand on les attaque. Toi, que veux-tu faire de plus ? Tu as Dieu pour vengeur. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§28]** Accipe autem aliud si hoc est, quod fere sapientes dicunt, hanc vitam esse miseriam, dolendum censes tuum filium esse miserum desiisse? Sunt item, qui sic putent, optimum essenon nasci, proximum cito natum aboleri[[31]](#footnote-31).  Quorum prius illud durius est, quam ut nobis conveniat ; hoc secundum fere accipitur : nam si hic miseri sumus, quid prius optare debemus, quam ut ocyssime per mortem miseri esse desinamus et ad eam properemus vitam, quae vita est?  **[§29]** Nihil istorum non miserius morte judico, servitutem, infamiam, carcerem, dedecus, luctum, dolorem et quae sunt ejusmodi.  Videndum etiam quemadmodum in rerum naturis, suas omnia vices sortita sint : quae nascuntur, virent primum, deinde arescunt et amisso succo emoriuntur ; aliquando repente, et ante tempus intereunt. Hoc cum in floribus et herbis spectes, in hominum vita admirandum ducis et, quasi praeter naturam sit, sic accipis?  **[§30]** Neque istud rursum vides, non alia ratione mortem vitae comitem quam diei noctem adsistere? Cum liberi tibi olim nascerentur, id naturale quidem videbas ; nunc, cum intereunt, non ignoras quidem naturale et ipsum id esse, sed nescio quomodo extra te evagatus, quorum maxime debes, non memor es.  **[§31]** Ausim dicere, cum eo qui sic vita excessit, bene actum : nam cum mors sempiternae libertatis initium sit, ille jam liber est, nullisque ne minimis quidem malis obnoxius secure agit : nihil in illum fortuna imperii habet, nihil omnes casus ; tranquillus est, sui certus ac fidens ; non cupit, non timet, non afficitur aliquatenus. | [§28] Ecoute encore ceci : s’il est vrai, comme le disent à peu de chose près les sages, que la vie n’est que misère, à ton avis, doit-on déplorer le fait que ton fils ait cessé d’être dans la misère ? Certains d’entre eux vont même jusqu’à penser que le mieux serait de ne pas naître,  ou sinon de mourir le plus vite possible après la naissance.  Mais de ces deux solutions, la première est trop dure pour nous convenir ; on s’accorde en général sur la seconde. En effet, si nous sommes malheureux sur terre, que devrions nous souhaiter avant tout chose, si ce n’est, par le biais de la mort, de cesser le plus vite possible d’être malheureux pour nous approcher ainsi de cette Vie qui est la Vie ?  [§29] Servitude, infamie, prison, déshonneur, deuil, douleur : de toutes les misères de cette sorte je ne trouve rien qui ne soit pas pire que la mort !  Et il faut considérer encore comment dans la nature, toutes les choses connaissent un sort réglé d’avance. Les plantes qui naissent, verdissent d’abord, puis sèchent et après avoir perdu toute leur sève, elles meurent, parfois soudainement et avant le temps. Alors que tu constates cela chez les fleurs et les herbes, tu estimes cela étonnant dans la vie des hommes et tu le trouves presque contre nature !    [§30] Ne vois-tu pas, pour y revenir encore une fois, que la mort est le compagnon de la vie au même titre que la nuit fait couple avec le jour ? Lorsque tes enfants sont nés autrefois, tu trouvais évidemment cela naturel ; maintenant qu’ils meurent, tu n’ignores évidemment pas que cela aussi est naturel, mais échappant, je ne sais par quel moyen, à toi-même, tu ne te rappelles plus ce dont tu devrais te souvenir.  [§31] Oserais-je le dire ? La vie a bien agi avec celui qui l’a quittée ainsi. En effet puisque la mort est le commencement d’une liberté éternelle, lui, il est déjà libre et il poursuit tranquillement son chemin, sans souci, sans être soumis, même, au plus petit mal. La fortune n’a plus sur lui aucun empire ; tous les hasards ne peuvent plus rien sur lui ; il est tranquille ; il est sûr de lui et confiant; il ne désire plus, il ne craint plus ; plus rien ne l’affecte d’aucune façon. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§32]** Ne igitur illi eum statum invide, in quo tu si esses, nihil minus velles, quam in hanc revocari semivitam.  Jam illud ut Christianum est, ita nobis persuasum esse debet, non extingui cum corporibus animas. **[§32b]** Quae si interirent etiam, nihil tamen pejus habere homo post mortem posset, quam ante nativitatem habuisset : modo nihil sentire, nihil prorsus moveri quis non malit quam languere, angi, morbos perpeti, dolere, premi, sollicitari, ac molestias capere?  **[§33][[32]](#footnote-32)** Hinc fuit ille credo priscis fortibus mortis contemptus, tantus etiam, ut eam ultro quidam sibi consciverint. Habes exempla, quibus te consoleris : duo Decii[[33]](#footnote-33) non timuere spontaneam adire mortem pro patria ; Cato, ne in Tyranni manus veniret, ultro se ferro induit[[34]](#footnote-34). Idem tunc Scipio[[35]](#footnote-35) ac Juba [[36]](#footnote-36), post aliquantum Brutus et Cassius[[37]](#footnote-37) multique alii pro sua quisque libertate. | [§32] Ne lui refuse donc pas cet état. Si tu étais dans sa situation, tu ne voudrais rien de moins que d’être ramené dans cette demi-vie qu’est notre vie terrestre.  De plus, dans la mesure où cette conception est chrétienne nous devons tenir pour certain que les âmes ne périssent pas avec les corps. **[§32b]** Mais, même si elles mouraient, l’homme ne pourrait rien connaître de pire après sa mort que ce qu’il a connu avant sa naissance : tout simplement ne rien ressentir, n’absolument pas être ému ; qui ne préfèrerait pas cela plutôt que de languir, s’angoisser, souffrir de maladies, avoir mal, être accablé, être inquiet et se ronger de soucis ?  [§33] De là provient, je crois, ce mépris de la mort que manifestaient les plus courageux des Anciens, mépris si grand que certains se sont résolus à la mort de leur plein gré. Les exemples ne manquent pas pour te consoler : les deux Decius père et fils n’ont pas craint d’aller spontanément affronter la mort pour le salut de la patrie. Caton, pour éviter de tomber entre les mains d’un tyran, se jeta sur le fer de son épée. Vers la même époque, Scipion et Juba en firent autant ; un peu plus tard, Brutus et Cassius et beaucoup d’autres mirent fin à leurs jours, chacun pour sauvegarder sa liberté. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§34]** Utque etiam feminas hoc fecisse scias, Lucretia, Romana mulier[[38]](#footnote-38), pudicitiae zelo hunc vitae finem statuit ; Cleopatra Aegyptia fortiorem sibi interitum usurpavit, quam hi mores digni essent[[39]](#footnote-39).  **[§35][[40]](#footnote-40)** Sed eorum ad te magis exempla pertinent, qui suorum fata aequo animo tulerunt. Sive igitur fabula est sive legentium fidem meretur quod de Troja scriptum reliquerunt veteres autores, pone ante oculos tibi senem illum Priamum, ingenti animo effoeta jam aetate[[41]](#footnote-41), suarum cladium spectatorem : et erant hae acerbissimae : vidit enim tot filiorum neces, propinquorum ac suorum omnium stragem, suae civitatis, sui regni excidium, suarum opum direptionem, aspersus etiam interfecti ante se filii sanguine. Quid dici potest calamitosius? (et tamen nihil animo cecidisse legitur[[42]](#footnote-42), sed ut haec spectavit, ita imperterrite mortem adiit[[43]](#footnote-43).)  **[§36a][[44]](#footnote-44)** At Antigonus rex, Alcinoum filium non solum non flevit, sed diutius etiam quam sperasset, vixisse locutus est ; **[§36b]** Pericles [[45]](#footnote-45)duobus filiis orbatus, candidati officium non intermisit, et coronato capite prosecutus est contionem ; | [§34] Des femmes aussi, sache-le, ont fait la même chose.  Lucretia, une femme romaine, par attachement à la pudeur, décida d’en finir de la sorte. Cléopâtre l’Egyptienne, s’imposa une mort plus courageuse que ne le laissaient supposer ses moeurs.  [§35] Mais les modèles qui te toucheront davantage sont ceux des hommes qui ont supporté d’une âme égale la mort des leurs. Prends par exemple les récits de la guerre de Troie qu’ont laissés les auteurs antiques ; que ce ne soient que des légendes ou que cela mérite la confiance des lecteurs, qu’importe ! Représente-toi le vieux Priam, cet homme illustre au courage immense, usé par la vieillesse, spectateur des désastres qui s’abattent sur lui : et Dieu sait s’ils étaient cruels ! Tant de fils qu’il a vus mourir ! Ses proches et tous les siens terrassés ! La ruine de son royaume et de sa cité ! Le pillage de ses richesses ! Le sang de son fils tué devant lui, qui rejaillit sur lui ! Que peut-on dire de plus malheureux ? Et pourtant, à ce qu’on lit, son courage ne faiblit jamais! Au contraire, tout en regardant ces choses, il affronta la mort sans trembler.  **[§36a]** Mais le roi Antigonos, non seulement ne pleura pas son fils Alcinoos, mais dit qu’il avait vécu plus longtemps qu’il ne l’avait espéré. **[§36b]** Périclès, privé de ses deux fils, n’interrompit pas ses obligations de candidat mais il continua sa harangue, la tête couronnée de fleurs. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§36c]**Xenophon[[46]](#footnote-46) cum filium in pugna occubuisse sacrificans audiisset, sacra, ut coeperat, perfecit, cumque fortiter cecidisse nuntiatum esset, coronam quoque, ut sibi detraxerat, reposuit ;  **[§36d]** Aemilius Paulus[[47]](#footnote-47) publico gaudio, audita filiorum nece, felicitati suae congratulatus est ac Diis gratias egit.  **[§37][[48]](#footnote-48)** Quid illum Graeculum Anaxagoram commemorem, qui audita inter disserendum filii morte parvum substitit, mox in memorabile illud prorupit « Sciebam me genuisse mortalem » ? | **[§36c]** Xénophon accomplissait un sacrifice quand il apprit que son fils était mort au combat ; il continua comme il avait commencé ; quand on lui annonça que son fils était tombé courageusement, il reposa sur sa tête la couronne qu’il venait d’enlever.  **[§36d]** Paul Emile apprit la mort de ses fils au milieu de la liesse publique : il se félicita de sa chance et rendit grâce aux dieux.  [§37] A quoi bon mentionner encore ce fameux grec, Anaxagore ? Quand on lui apprit la mort de son fils au milieu d’un débat philosophique, il s’interrompit un peu et laissa tomber cette parole mémorable : « Je savais que j’avais engendré un mortel ». |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§38][[49]](#footnote-49)** Nihil a mentis constantia dimovit Praexaspen Cambyses, qui cum filium illius sagitta tranfixisset, scrutari astante patre jussit, num cor quod petierat, vulneratum esset : nihil aliter Persarum rex Harpagum, cui filios epulandos apposuit, et comestorum capita ostendi praecepit.  **[§39][[50]](#footnote-50)** Pudebit aliquando legi aequius Q. Martium unici filii mortem tulisse[[51]](#footnote-51), quam te ex quatuor unius : et ille quidem statim a funere ad senatorium munus rediit ; tu duos jam menses tristitia conflictaris. | [§38] Cambyse ne parvint aucunement à altérer la fermeté d’âme de Prexaspe. Après avoir transpercé d’une flèche le fils de ce dernier, il ordonna qu’on vérifiât, en présence du père debout à ses côtés, si la flèche avait bien atteint le cœur, qu’il avait effectivement visé.  Le roi de Perse ne réussit pas mieux avec Harpage, à qui il avait servi ses fils à manger, quand il fit lui voir les têtes de ceux qu’il venait de dévorer.  [§39] Tu rougiras un jour quand tu liras que Quintus Martius supporta la mort de son fils unique d’une âme plus ferme que toi tu ne supportes la mort d’un de tes quatre fils : lui retourna à ses obligations de sénateur sitôt les funérailles achevées, alors que toi cela fait déjà deux mois que tu t’affliges et te morfonds dans la tristesse. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§40][[52]](#footnote-52)** Vis et feminarum in hoc genere fortitudinem audire? Duodecim liberorum obitus strennue tulit Cornelia Romana[[53]](#footnote-53), Rutilia Cottae filii[[54]](#footnote-54), Livia Drusi[[55]](#footnote-55) ; et, ut ex sacris ponam aliquid, illa Machabaea mulier[[56]](#footnote-56), quanta tibi videtur, qua munita fortitudine, quae septem integra aetate filios supplicio affici vetula non spectavit modo, sed et hortata est ad fortiter ferendos cruciatus ? | [§40] Veux-tu aussi entendre parler du courage des femmes en pareille circonstance ? La romaine Cornelia supporta avec vaillance le décès de ses douze enfants ; Rutilia supporta la mort de son fils Cotta ; Livia la mort de son fils Drusus. Et pour ne pas omettre l’Ecriture Sainte : que te semble de la grandeur de cette femme du peuple des Macchabées, que te semble du courage de cette vieille femme qui voyant ses sept fils dans la fleur de l’âge mourir dans les supplices, ne se contenta pas de les regarder mais les encouragea à supporter courageusement les tortures ? |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§41][[57]](#footnote-57)** Age autem ut mittamus antiqua ista, quale hoc tempus fortitudinis exemplum tibi objicit ? En illum vide Maximilianum Caesarem, qui, in tanta fortuna, unicum filium, iniquissimo tempore amissum quomodo tulit ? Certe tantum a plebeio illo luctu abfuit, ut et bellum, quod in Venetos erat, jam ante meditatus prosequeretur[[58]](#footnote-58), et Geldrorum[[59]](#footnote-59) conatus reprimeret ac novos in Pannoniis motus sedandos curaret[[60]](#footnote-60).  **[§42][[61]](#footnote-61)** Et erat is filius non solum talis qualem hic pater sibi vellet nasci, sed et Asiam et Europam sui admiratione attonitas prope fecerat : id quod eo mortuo cognitum est : tantum enim ab interitu illius ausi sunt finitimi, quantum in vita timuerant. Flevit praeterea illum Germania, luxerunt Hispaniae, Burgundionibus spes sua intercidit, Pannoniae deum accusarunt : habebat namque omnes summorum principum virtutes consummate, justitiam, liberalilatem, temperantiam, fortitudinem, ac supra aetatem prudentiam. Deinde tantas jam res gerere coeperat, ut nihil non sperare de illo ausi sint ii populi quibus praefuit.  **[§43]** Noli te his Romanis, Graecis ac Persis partim feminis inferiorem, fortunas vero tuas, his Caesarianis superiores putare. Nihil te indignum censere debes, quod ille mundi dominus aequo animo tulit. | [§41] Allons ! Laissons-là ces exemples antiques ! Quel modèle de courage notre époque t’offre-t-elle ? Prends donc l’empereur Maximilien, qui au milieu d’une si grande fortune perdit son fils unique au moment le plus mal venu : comment l’a-t-il supporté ? Certainement pas en s’abandonnant à un chagrin plébéien ! Il en fut si loin qu’il poursuivit non seulement la guerre qu’il venait d’entamer et qu’il avait méditée depuis longtemps contre les Vénitiens mais qu’il réprima les tentatives des Geldres et s’occupa aussi d’apaiser les soulèvements en Pannonie.  [§42] Et pourtant son fils n’était pas seulement tel que son père aurait pu vouloir le voir naître, mais il frappa aussi de stupeur, si j’ose dire, l’Asie et l’Europe, dont il provoqua l’admiration. On s’en aperçut bien à sa mort :  à partir de cet instant, les puissances voisines osèrent entreprendre tout ce qu’ils avaient craint de faire quand il était en vie. La Germanie le pleura, les Espagnes portèrent son deuil, les Bourguignons perdirent espoir, les Etats de Pannonie accusèrent Dieu. Il faut dire qu’il possédait au plus haut degré toutes les vertus des très grands princes : justice, libéralité, tempérance, courage, et une prudence qui n’était pas de son âge. En outre, il avait entrepris de si grandes choses que les peuples auxquels il commandait pouvaient se croire autorisés à tout espérer de lui.  [§43] Ne te crois pas inférieur à ces Romains, à ces Grecs, à ces Perses, ni aux quelques femmes que nous avons relevées parmi eux ; mais pense que ta fortune est bien meilleure que celle de César. Tu ne dois absolument pas trouver indigne de toi ce que le maître du monde a supporté d’une âme égale. |

— GSP—

|  |  |
| --- | --- |
| **[§44][[62]](#footnote-62)** Quod si quam in ultione hujus parricidii cupiditatem posuisti, dubius esse in spe potes, fractus minime debes : vides, quae ad votum sunt tuum parata omnia, opem, auxilium, armorum et consiliorum fiduciam ; conjurasse nobiscum tantam equitum multitudinem , quantam in ullo unquam rerum motu Germania vidit[[63]](#footnote-63). Tot praeterea comites, deinde aliquot etiam principes polliciti ultro nobis sunt, quae possint.  **[§45]** Sed nos optare debemus minime, ut ad arma res perveniat (quae tamen provisa esse nihil impedit, quandoquidem ad externa iste auxilia fertur adspirare)[[64]](#footnote-64)  et prius omnia certum est experiri, quam nostris armis turbetur Germania :  bona itaque spes est consecuturos omnia nos ea quae jure debentur, et istum sine nostro periculo, sine publico tumultu quas debet poenas nobis datuturum,  cum quia ingens et sine exemplo est hoc scelus, tum vero quod, nisi puniatur, timor est omnia omnes ausuros. | [§44] Et si tu as nourri quelque désir de venger ce parricide, tu peux, certes, avoir quelques doutes sur l’espoir d’y parvenir mais tu ne dois pas te sentir découragé : tu vois toi-même quelles ressources ont été mobilisées pour combler ton vœu : soutien, secours, appui militaire et conseils. Une telle multitude de chevaliers s’est associée à notre cause que la Germanie n’en vit jamais de semblable dans quelque mouvement de contestation que ce soit. En plus, tant de comtes, et même, un peu plus tard, quelques princes nous ont promis, de leur propre chef, de nous apporter toute l’aide qu’ils pourraient.  [§45] Mais de notre point de vue, il ne faut pas souhaiter qu’on en vienne aux armes (pourtant rien ne s’oppose à ce qu’on s’y prépare, puisque, selon la rumeur, notre ennemi fait tous ses efforts pour rassembler des soutiens extérieurs) et il a été décidé qu’il valait mieux tout tenter plutôt que de bouleverser la Germanie par nos luttes.  Et ainsi nous avons bon espoir d’obtenir pour notre part toutes les compensations qui nous sont dues de par le droit ; nous espérons en revanche que lui, de son côté, sans que nous ayons à nous mettre en danger et sans provoquer de désordre public, aura à subir le châtiment qu’il mérite, parce que, d’une part, ce crime est énorme et sans exemple et que d’autre part s’il restait impuni, on pourrait craindre que tout un chacun osât tout se permettre. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§46][[65]](#footnote-65)** Certe talis est Caesar, qui hanc de se hominum opinionem non deseret ; recedere ab — p. 52— innata sibi aequitate non volet ; propter istius salutem famae ac existimationis suae discrimen incidere nolet ; talem se praebebit judicem, qualem haec causa expetit.  Quid quod infensissime isti iratum esse constat ? Quod ego futurum jam statim admisso parricidio monui : nam eam sciebam esse naturam, ut non posset non familiariter misereri hujus nostri casus, et illud atrocissimum post natos homines facinus commotissime odisse. Quare nihil minus suspicor, quam fore, ut nos in tantis malis solatio dignos non putet, istum tanto admisso scelere supplicio subtrahi sinat.  **[§47][[66]](#footnote-66)** Quae huiusmodi etiamsi in nostram spem non caderent, neque aliud aliunde solatium tibi propositum esset, tamen meminisse deberes virum esse te et id ferendum quod mutari non potest. At sunt omnia spei plena ; omnia consolationem adferunt ; quocumque te vertas, aliquid resultat tuis votis consentaneum. | [§46] Certes César n’est pas homme à négliger l’opinion que l’on se fait de lui en cette matière. Il ne voudra pas se départir de son équité naturelle ; il ne voudra pas que sa réputation et l’estime qu’on a de lui soient mises en cause pour le salut de cet individu. Il se montrera un juge à la hauteur de cette cause.  Et puis, il est de notoriété publique qu’il est très en colère et très animé contre celui-là ! Ne l’avais-je pas prédit, dès que le crime eut été perpétré ? Je savais bien que sa nature ne lui permettrait pas de ne pas prendre notre malheur en pitié de toute son amitié, et qu’il ne pourrait que haïr avec la plus vive émotion le crime le plus affreux qui fut jamais commis sur terre.  C’est pourquoi je n’ai aucun doute là-dessus : il ne risque pas de ne pas nous trouver dignes de consolation, au milieu de si grands maux, ni au contraire de permettre à cet individu d’échapper au supplice après avoir commis un si grand crime !  [§47] Toutefois même si ces choses ne tournaient pas, du point de vue juridique, dans le sens que nous espérons, et à supposer qu’aucune autre consolation ne te soit apportée d’un côté ou de l’autre, il faudrait pourtant que tu te souviennes que tu es un homme et qu’il faut supporter ce qu’on ne peut changer. Mais en vérité tous les indices sont à l’espoir et apportent de la consolation. De quelque côté que tu te tournes, il y a quelque chose qui fait écho à tes vœux. |

|  |  |
| --- | --- |
| **[§48][[67]](#footnote-67)** Quam autem excitare hoc te debet, quod in omni iste ordine despectus est ? Nemo salutat, nemo familiariter confert ; omnes abhorrent ac in nominis quoque hujus commemoratione subsistunt ; conspectum tamquam pessimum aliquod omen accipiunt ; omnes in illum expuunt, omnes detestantur, ac velut execrabile quoddam malum extra fines humanae conversationis proturbandum judicant.  **[§49][[68]](#footnote-68)** Atque haec quae scribo, talia sunt, ut nullo non sensu ad illum perveniant : audit probrosam sui commemorationem ; videt alienatos ab se hominum vultus, se odio esse publico ; neque foris haec magis, quam intra suam domum, in suo prope conclavi. Quo quid posset tibi felicius contingere?  Porro nihil in luctu tanti, ut consumi luctu velis ac defluere tristitia.  **[§50][[69]](#footnote-69)** Redeundum praeterea ad officia tibi, et habenda rerum necessariarum cura, quo ne nostram nobis de te spem praecidas et inimici, qui te sic contritum volet, cupiditatem saties.  Vale.  Moguntiae, III. Caln. Iulii Ann. M.D.XV. | [§48] Qu’est-ce qui devrait mieux relever ton courage que de savoir que cet individu est devenu un objet de mépris pour tout l’ordre des chevaliers? Personne ne le salue ; personne ne s’entretient familièrement avec lui ; tous s’écartent de lui avec horreur et s’abstiennent même de prononcer son nom. On perçoit sa simple vue comme le pire des présages ; tous crachent dans sa direction quand ils le voient ; tous le maudissent et tous jugent qu’il faut le rejeter hors de la sphère des relations humaines comme le mal le plus exécrable.  [§49] Et ce que je te décris, il ne peut que le percevoir par tous les sens : il entend qu’on ne prononce son nom que pour le déshonneur ; il voit les visages des hommes détournés de lui ; il sait qu’il est un objet de haine publique ; et pas seulement au dehors : cela n’est pas moins vrai dans sa propre demeure, presque dans sa propre chambre. Que pourrais-tu souhaiter de mieux que cette situation ?  Enfin, il n’y a rien dans ce deuil d’assez grand pour que tu veuilles te consumer de chagrin et fondre de tristesse.  [§50] Il faut en outre que tu reviennes au sentiment de tes devoirs et que tu prennes soin des choses nécessaires, afin de ne pas nous ôter l’espoir que nous mettons en toi ; et afin de ne pas donner satisfaction au désir de notre ennemi qui ne souhaite rien d’autre que de te voir ainsi anéanti.  Adieu  Mayence, 3 jours avant les calendes de juin, 1515. |

  Fin de cette lettre de consolation

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Annexe

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Plutarque

CONSOLATION A APOLLONIUS SUR LA MORT DE SON FILS.

Site de Philippe Remacle

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

CONSOLATION A APOLLONIUS SUR LA MORT DE SON FILS.

*Plutarque ayant à consoler un père qui venait de perdre son fils, ne se presse pas de remplir ce devoir; il laisse au temps à calmer la douleur d'une plaie aussi vive, et il vient ensuite y appliquer les remèdes qu'il croit propres à la guérir. Il partage ses justes regrets sur la perte d'un fils si estimable, et s'insinue ainsi dans sa confiance en approuvant une sensibilité dont l'objet est si légitime. Alors il fait un pas de plus: il lui rappelle la destinée des hommes, dont le sort est d'être continuellement exposés aux vicissitudes des événements et à l'inconstance de la fortune. Il est de notre sagesse de les prévoir, afin de les supporter avec courage et de ne pas nous abandonner à des larmes qui ne nous sont d'aucun secours. De cette vue générale il passe à la perte des personnes qui nous sont chères. Il établit que la mort, en soi, n'est pas un mal, et que la Vie est un dépôt que nous avons reçu, à la charge de le rendre aussitôt qu'il nous sera redemandé. D'après Socrate, il présente la mort sous l'image d'un sommeil, d'un voyage ou d'un anéantissement total de l'âme et du corps. Sous aucun de ces trois rapports, elle n'a rien de terrible ni de fâcheux; elle est même un bien pour nous, en ce qu'elle nous affranchit de la servitude aussi pénible qu'humiliante des besoins du corps, et que, dissipant les ténèbres qui nous environnent dans celle vie mortelle, elle nous fait jouir des connaissances les plus sublimes, et nous admet à la contemplation de la vérité. Il suit de ces principes qu'une mort prématurée est un grand bien, puisqu'elle nous délivre des peines et des misères dont une longue carrière eût été nécessairement suivie. Il ne faut donc pleurer les morts ni pour eux-mêmes ni pour soi ; le souvenir de leurs vertus étant le véritable hommage que nous leur devons, il faut renfermer dans de justes bornes les témoignages de notre tristesse. Plutarque passe ensuite au tableau de la félicité dont les âmes justes jouissent dans l'autre vie; il y joint celui des vertus du fils d'Apollonius, et de ce portrait si touchant pour le cœur d'un père, il conclut qu'il doit mettre fin à un deuil qui est en quelque sorte injurieux à cet état de bonheur dont les dieux ont récompensé sa justice.*

*\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[101f] Je partageai toute votre affliction, mon cher Apollonius, à l'instant même où j'appris la mort prématurée d'un fils que sa sagesse, sa modestie, sa piété singulière envers les dieux, sa tendresse pour ses parents [102a] et ses amis, nous avaient rendu infiniment cher ; mais je n'ai pas cru que, dans ces premiers moments où la douleur vous avait presque ôté l'usage des sens et de la raison, — page 231— il fût à propos de vous consoler, de vous exhorter à soutenir avec courage une perte aussi cruelle. J'ai dû me prêter alors à votre situation, à l'exemple des médecins habiles, qui, dans les maladies aiguës, n'emploient pas d'abord les évacuants, mais, par de simples topiques, favorisent la coction des humeurs, et laissent l'inflammation se calmer peu à peu.

Aujourd'hui que le temps, qui adoucit tout, [102b] a dû tempérer l'amertume de votre douleur, et que votre état présent semble demander le secours de vos amis, je crois devoir vous proposer quelques motifs de consolation propres à modérer votre affliction et à faire cesser des plaintes inutiles. Des avis consolants présentés à propos  Sont les vrais médecins d'une âme languissante. Et selon le sage Euripide :

Il est pour chaque mal des remèdes divers.   
D'un ami complaisant les discours favorables   
Apaisent la douleur. Dans des excès blâmables,    
Par des reproches vifs rappelez la raison.

[102c] De tous les maux de l'âme, il n'en est point de plus dangereux que le chagrin. Bien des gens en ont, dit-on, perdu la raison ou sont tombés dans des maladies incurables. Quelques uns même se sont donné la mort. A la vérité, la perte d'un fils est une cause de douleur bien naturelle que nous ne sommes pas les maîtres d'arrêter. Je suis loin d'approuver une stupide insensibilité que je ne crois ni possible ni convenable; ce serait bannir de la société la douceur [102d] d'une amitié réciproque, ce sentiment si nécessaire à conserver parmi les hommes ; mais je pense aussi qu'une excessive sensibilité qui se plaît à nourrir sa douleur, est contraire à la nature et vient d'une fausse opinion ; il faut la rejeter comme une faiblesse — page 232—

nuisible et peu digne des grandes âmes, mais sans proscrire pour cela les passions modérées. « Souhaitons de n'être pas malades, disait le philosophe Crantor[[70]](#footnote-70) (01); mais quand nous le sommes, ne craignons pas de paraître sensibles aux opérations douloureuses que nous sommes forcés de subir. L'insensibilité pourrait avoir pour nous les suites les plus fâcheuses : l'endurcissement du corps amènerait [102e] facilement celui de l'âme. »

La raison veut que dans de telles épreuves on ne soit ni insensible ni trop vivement affecté. L'un ne convient qu'à des caractères durs et farouches, l'autre qu'à des âmes efféminées. L'homme raisonnable est celui qui, se tenant dans les bornes de la nature, reçoit avec une parfaite égalité les biens et les maux de cette vie. Il sait que, comme dans un état démocratique où l'on tire les magistratures au sort, chacun doit accepter avec soumission la place qui lui est échue ; de même, dans la distribution des événements humains, il faut toujours être content de son lot. Ceux qui ne sont pas dans cette disposition ne pourraient pas même supporter modérément une grande fortune.

[102f] Un poète a eu raison de dire :

Ni les succès les plus flatteurs  /// Ne doivent vous plonger dans une folle ivresse;   
Ni les plus terribles malheurs  /// Accabler votre cœur d'une indigne tristesse.   
Qu'en l'un et l'autre soit, toujours l'égalité  /// Soit le partage de votre âme,   
Comme on voit, au milieu de la plus vive flamme,  /// L'or conserver sa pureté.

— page 233 — Il est d'une âme sage et bien préparée [103a] d'être toujours la même dans ce qu'on appelle les faveurs de la fortune et de soutenir les revers avec dignité. Le devoir de la raison est, ou de prévenir les maux qui nous menacent, ou de les réparer quand on n'a pu les éviter, et de les affaiblir autant qu'il est possible, ou enfin de les supporter avec une fermeté mâle et courageuse. Par rapport aux biens, la prudence a quatre objets à remplir ; elle doit les acquérir, les conserver, les accroître et en user convenablement. Voilà les règles qui doivent la diriger comme toutes les autres vertus dans la bonne et la mauvaise fortune.

[103b] Nul mortel ne jouit d'un bonheur accompli ; et, comme il n'est que trop vrai, Rien ne peut résister à la nécessité. Il est des années où les arbres portent beaucoup de fruit, et d'autres qu'ils ne produisent rien. Les animaux sont tantôt féconds et tantôt stériles. Sur mer, le calme et la tempête se succèdent tour à tour. Ainsi, dans la vie, les divers événements font éprouver à l'homme les vicissitudes de la fortune. C'est en les considérant qu'on aurait lieu de dire :

Les dieux ne t'ont point fait pour qu'au sein du repos  // [103c] Tu goûtes tous les biens sans mélange de maux.   
Consens à partager la joie et la tristesse. // C'est le sort des mortels. Vainement ta faiblesse   
Contre l'arrêt des dieux voudrait se révolter.//

Ménandre a dit aussi :

Trophime, s'il est vrai que seul de tous les hommes,// Tu reçus en naissant le privilège heureux   
De voir toujours remplir tes désirs et tes vœux, // Et qu'un dieu t'ait promis cette faveur insigne; — page 234 —

Il l'a trompé sans doute; et ce mensonge indigne, // Trahissant ton espoir, t'irrite avec raison.   
Mais si ce jour brillant (pour prendre un plus haut ton), // Si cet air doux et pur que la bouche respire,   
Tu l'eus aux mêmes lois dont le fatal empire // Nous lient tous asservis, tu dois souffrir en paix,   
[103d] Consulter la raison, et n'oublier jamais // Que telle est d'un mortel la mobile existence,    
Que du haut des grandeurs, au sein de l'indigence, // Il passe en un clin d'oeil, bien digne d'un tel sort.   
Car tout faible qu'il est, aveugle en son essor, // Il ose tout tenter, il n'est rien qu'il n'espère.   
Sa chute suit bientôt un vol si téméraire; // Tout est perdu pour lui. La tienne est moins frappante,   
Trophime, et de tes maux la charge peu pesante // [103e] Te laisse en cet état de médiocrité   
Qui peut, par l'homme sage, être aisément porté.//

Malgré cette condition des choses humaines, il est des esprits si légers et si vains, qu'élevés au-dessus du commun des hommes par leurs richesses ou leurs dignités, par les honneurs et les distinctions publiques dont ils jouissent, [103f] ils méprisent leurs inférieurs et leur insultent avec fierté. Ils perdent de vue l'inconstance et la légèreté de la fortune, la mobilité de ses faveurs et ces révolutions subites qui font passer les humains du comble de la gloire à l'extrême bassesse, et de la poussière au faite des honneurs.

C'est ainsi qu'en tournant, les jantes d'une roue // Avec rapidité s'élèvent tour à tour.

Il n'est pas de remède plus puissant, pour ne pas se laisser aller à la douleur, que de s'être préparé par des réflexions sages à tous les changements de fortune. Il faut penser que non seulement l'homme est périssable, mais que sa vie [104a] et tout ce qui en dépend participe à la fragilité de sa nature. Les corps des hommes sont mortels et n'ont qu'une existence éphémère. Il en est de — page 235 — même de leur fortune, de leurs affections, et généralement de tout ce qui appartient à la vie humaine : Et nul mortel ne peut éviter cette loi.

« Enchaînés, comme dit Pindare, par une dure nécessité, nous pressons le fond des enfers. »

Euripide a dit aussi :

Le bonheur est fragile; il dure à peine un jour.

Et ailleurs :

Le plus faible accident suffit pour nous détruire.  // Un seul jour nous élevé au comble des honneurs;   
Un seul jour nous abat du faite des grandeurs.

[104b] Il a raison, disait sur cela Démétrius de Phalère; mais il aurait encore mieux dit si, au lieu d'un jour, il eût mis un instant.

Les fragiles humains et les fruits de la terre.  // Sous une mème loi parcourent leur carrière ;   
Les uns croissent longtemps d'éclat environnés,// D'autres sont en un jour tristement moissonnés.

« Qu'est-ce que l'homme? dit encore Pindare; qu'est-ce que ce rien? C'est le songe d'une ombre. » Expression hyperbolique, sans doute, mais qui peint avec une énergie admirable l'instabilité de la vie humaine. Quoi de plus faible qu'une ombre? [104c] mais comment faire entendre ce que c'est que le songe d'une ombre?

C'est d'après ces mêmes idées que Crantor parlait ainsi à Hippoclès pour le consoler de la mort de ses enfants. « Voilà, lui disait-il, les motifs de consolation que nous propose toute l'ancienne philosophie. Si nous ne vouIons pas admettre les autres, du moins ne pouvons-nous méconnaître la vérité de celui-ci : que la vie humaine est le plus souvent accompagnée de peines et de misères; et quand elle ne le serait pas de sa nature, — page 236— ne l'avons-nous pas amenée nous-mêmes à cet état de faiblesse et de corruption? D'ailleurs, la fortune, toujours incertaine, s'attache à nous dès notre première entrée dans la vie, et rarement est-ce pour notre bien. Tout ce qui naît porte avec lui un principe de mal. Les germes qui le produisent, mortels de leur nature, participent par cela seul à cette cause générale de corruption, d'où naissent les inclinations vicieuses de l'âme, les maladies, les chagrins, et tous les maux qui, de cette source commune, se répandent sur les hommes. [104d] Mais pourquoi vous rappelé-je ces maximes? Pour vous faire souvenir que ce n'est pas une chose nouvelle aux hommes que d'éprouver l'infortune. Nous y sommes tous sujets. La fortune, dit Théophraste, ne regarde pas où elle adresse ses coups ; sans avoir aucun temps fixe et déterminé, elle enlève à son gré le fruit de nos travaux, et renverse la prospérité que l'on croyait le plus solidement établie. »

Il n'est personne qui ne puisse facilement se représenter à lui-même ces maximes utiles, ou les puiser dans les écrits des sages de l'antiquité, à la tête desquels on peut mettre le divin Homère. Écoutons-le :

De tous les animaux qui vivent sur la terre,  // L'homme ressent le plus le poids de la misère.   
Tant qu'il a l'esprit sain et le corps vigoureux, // Il se flatte toujours d'un avenir heureux.   
Les dieux le frappent-ils, il se plaint, il murmure;// [104e] Il ne veut point souffrir, et sa faible nature   
Des jours bons ou mauvais suit tous les changements.

Et ailleurs :

Diomède, pourquoi chercher mon origine? // Sur la face du monde éclipsés tour à tour,   
Les fragiles mortels brillent à peine un jour. // Ainsi dans nos forêts des feuilles éphémères   
Étalent au printemps leurs grâces passagères : // Bientôt de leurs débris tout le sol est couvert.

— page 237— [104f] On sent combien est vraie et naturelle cette image de la vie humaine par ce qu'il dit dans un autre endroit :

Avec toi voudrais-je disputer  Pour de faibles mortels qui, comme on voit les plantes   
Un jour épanouir leurs liges verdoyantes, Un autre se flétrir, tantôt pleins de vigueur,   
Brillent avec éclat, tantôt dans la langueur  Perdent en peu de jours et leur force et leur grâce?

[105a] Pausanias, roi de Lacédémone, vantait continuellement ses exploits. Un jour qu'il demandait à Simonide, d'un ton moqueur, de lui donner quelque sage précepte, ce poète, qui connaissait sa vanité, se contenta de lui dire : « Souvenez-vous que vous êtes homme. »

Philippe de Macédoine reçut en un même jour trois nouvelles heureuses ; la première, que ses coursiers avaient remporté le prix de la course aux jeux olympiques; la seconde, que Parménion, son lieutenant, avait battu [105b] les Dardaniens ; la troisième, que sa femme Olymnias venait de lui donner un fils. Alors levant les mains au ciel : « Fortune, s'écria-t-il, envoie-moi quelque disgrâce pour compenser tant de bonheur. » Il savait que la fortune porte toujours envie aux grandes prospérités.

Théramène, l'un des trente tyrans d'Athènes, dînant un jour avec plusieurs de ses amis, la maison où ils étaient s'écroula, et il se sauva seul. Comme tout le inonde l'en félicitait : « Ô Fortune, dit-il à haute voix, à quel sort me réserves-tu? » En effet, peu de temps après il fut proscrit par ses collègues et périt dans les tourments[[71]](#footnote-71)  (02).

[105c] Homère me paraît posséder singulièrement le talent de consoler, comme on le voit dans le discours qu'Achille tient à Priam, qui vient racheter le corps de son fils :

— page 238—

Prends un siège, vieillard, et calme tes douleurs.  // Faisons trêve un moment à d'inutiles pleurs.   
Les dieux coulant leurs jours dans une paix heureuse, // Destinent aux humains une course orageuse.   
A la porte des cieux deux tonneaux sont placés : // Par eux de l'univers les destins sont réglés.   
L'un des plus riches dons est la source féconde; // L'autre verse les maux qui désolent le monde.   
Le mortel qui des deux reçoit également, // [105d] A de biens et de maux un mélange constant ;   
Du funeste tonneau quand la seule influence // Répand sur nous les maux, quelle affreuse existence!   
Également proscrits des hommes et des dieux, // L'opprobre et le malheur nous suivent en tous lieux.

Le poète le plus près d'Homère, et par le temps et par la gloire, Hésiode[[72]](#footnote-72) (03), qui se dit le disciple des Muses, suppose aussi que tous les maux étaient renfermés dans une urne, et que Pandore l'ayant ouverte, ils se répandirent en foule sur tout l'univers.

Elle découvre l'urne : à l'instant de son sein // Des maux les plus affreux il s'échappe un essaim.   
[105e] Seulement sur les bords de l'urne refermée, // L'espérance s'arrête. Elle nous est restée   
Pour compenser au moins tant de chagrins amers, // Qui versent leur poison sur la terre et les mers ;   
Surtout pour adoucir ces tristes maladies // Qui, de notre honneur cruelles ennemies,   
Et la nuit et le jour saisissent notre corps, // Et viennent en silence entasser tant de morts.   
(Jupiter leur ôta la parole et la voix).

[105f] C'est dans le même sens qu'un poète comique a dit pour ceux que de tels accidents jettent dans le désespoir :

Si les larmes des maux étaient le vrai remède, — page 239—

Qu'à force d'en verser on cessât de souffrir,  Tout homme au poids d» l'or devrait les acquérir.   
Mais non; et tout ici, vous le savez, mon maître.  Que vous pleuriez ou non, sera ce qu'il doit être.   
Qu'y gagnerons-nous donc? rien ; le deuil ne produit, [106a] Comme tout arbre fait, que le deuil pour son fruit.

Dictys[[73]](#footnote-73) (04), en consolant Danaé sur la mort de son fils, lui dit de même :

Penses-tu que Pluton soit touché de tes larmes;  Qu'à tes gémissements il rende un fils si cher?    
A ta douleur enfui cesse de te livrer.  Regarde autour de toi : vois partout l'infortune   
Accabler les humains; la misère commune  Doit adoucir tes maux. Rappelle-toi toujours   
Combien ont dans les fers fini leurs tristes jours Combien sont parvenus à l'extrême vieillesse,   
Sans avoir des enfants, objets de leur tendresse. Songe combien de rois, perdant leur dignité,   
Tombent dans l'indigence ou dans l'obscurité.  [106b] Sur ces objets frappants porte souvent la vue.

Il l'exhorte à considérer ceux qui avaient éprouvé des malheurs autant ou plus grands que les siens, afin d'adoucir sa douleur par cette vue. On peut appliquer à ce sujet ce que Socrate avait coutume de dire : que si tous les hommes mettaient en commun leurs maux pour les partager entre eux par portions égales, la plupart s'en tiendraient à leur premier lot, et s'en retourneraient contents.

Le poète Antimaque, après la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement, employa un pareil motif de consola-

— page 240— tion. Il composa une élégie qu'il intitula [106c]  ***Lyde***, du nom de sa femme, dans laquelle il rappelle tous les malheurs qu'avaient essuyé les plus grands personnages, et cherche par cette comparaison à soulager sa douleur. On voit donc que celui qui, pour consoler une personne affligée, lui représente que le malheur qu'elle éprouve est un accident ordinaire, diminue l'opinion qu'elle avait de son infortune, et lui persuade qu'elle n'est pas aussi malheureuse qu'elle croyait.

Eschyle, dans les vers suivants, reprend avec raison ceux qui regardent la mort comme un mal :

Les hommes, sans raison, se plaignent de la mort. // Des maux les plus cruels elle est le vrai remède.

Un autre poète a dit d'après lui :

[106d] Ô mort ! dans tous nos maux médecin si puissant. /// Sois contre tant d'écueils un port sûr et tranquille.

C'est un grand point que de pouvoir dire avec une ferme confiance :

Qui ne craint point la mort pourrait-il être esclave?

ou avec un autre poète :

J'ai contre les frayeurs les enfers pour asile.

En effet, qu'est-ce que la mort a de si pénible et de si affligeant? Comment, nous étant si naturelle et si familière, peut-elle nous paraître si fâcheuse? Faut-il s'étonner si des corps qui de leur nature sont sujets à se briser, à se fondre, [106e] à se brûler ou se corrompre, éprouvent ces divers accidents? Et quand est-ce que la mort n'est pas au dedans de nous? « Quelle différence y a-t-il, dit Héraclite, entre le mort et le vivant, le jeune homme et le vieillard, celui qui veille et celui qui dort? puisqu'on passe successivement par ces divers états, et que la fin

— page 241— de l'un est le commencement de l'autre. »

Le potier peut, de la même masse d'argile, faire des animaux, leur ôter ensuite cette première forme, et les remettre en masse, pour leur donner une figure nouvelle et leur faire subir de continuelles transformations. Ainsi la nature a, de la même matière, formé d'abord nos premiers ancêtres, [106f] après eux nos parents, ensuite nous, qu'elle remplacera par d'autres ; et le fleuve de la génération suivra son cours, sans jamais s'arrêter, comme, dans un sens contraire, coulera sans interruption celui de la mort, soit le Cocyte ou l'Achéron, selon qu'il plaît aux poètes de l'appeler.

La première cause qui nous a fait jouir de la lumière du soleil est donc aussi celle qui nous conduit aux ténèbres de la mort. Nous en avons un tableau sensible dans l'air qui nous environne, et qui tour à tour nous amène le jour et la nuit, image frappante de la vie et de la mort, de la veille et du sommeil. On a raison de dire que la vie est une dette fatale que nous sommes obligés d'acquitter. Nos pères, qui l'avaient eue par emprunt, [107a] nous l'ont transmise au même titre ; et quand celui qui nous l'a prêtée la redemande, nous devons la lui remettre volontairement et sans regret, sous peine de passer pour des ingrats.

C'est sans doute à cause de l'incertitude et de la brièveté de la vie que la nature nous a caché l'heure de notre mort, et cela pour notre bien. Si nous en avions su l'instant, combien d'entre nous que cette vue aurait fait sécher de frayeur, et mourir mille fois avant que de subir réellement la mort ! Voyez de combien de peines et de chagrins notre vie est comme submergée. Si nous voulions en suivre le détail, nous lui ferions sans doute les plus grands reproches, et nous confirmerions la pensée de ceux qui prétendent que la mort est préférable à la vie. De ce nombre est le poète Simonide, qui a dit : — page 242

[107b] Que l'homme est faible et sa puissance vaine!  Que ses soins sont infructueux!   
Sans cesse en ses jours malheureux  Un travail à l'autre s'enchaîne.   
Cependant la mort menaçante  Tient sur lui son bras étendu,   
Et bientôt de sa faux tranchante  Moissonne également le crime et la vertu.

Pindare a dit aussi :

Pour une seule jouissance, Deux luis l'homme des dieux éprouve la rigueur,   
Et rarement il sait opposer la douceur A des maux qu'il aigrit par sou impatience.

Sophocle :

Le trépas d'un mortel vous fait verser des pleurs.  Mais quoi! s'il eût joui d'une plus longue vie,   
Savez-vous de quel sort elle eût été suivie?

Euripide :

Des fragiles mortels connais-tu le destin? [107c] Non, sans doute, et comment aurais-tu pu l'apprendre?  Mais tu vas le savoir, si tu daignes m'entendre.  l.a mort est pour eux tous nue commune loi ,  Et sur le lendemain nu: ne peut faire foi.  Doit-on jamais compter sur l'aveugle fortune?

Puisque la vie humaine est telle que nous la dépeignent ces hommes éclairés, ne devons-nous pas estimer heureux ceux qui sont délivrés de la servitude qu'elle impose, plutôt que d'en avoir compassion, et de les pleurer, comme font, par ignorance, la plupart des hommes?

[107d] La mort, disait Socrate, est, ou un sommeil profond, ou un voyage de long cours, ou enfin un anéantissement total de l'âme et du corps; et sous aucun de ces trois rapports, elle ne peut être fâcheuse. Premièrement, ajoutait-il en reprenant ces trois suppositions, si la mort n'est qu'un sommeil, et que ceux qui dorment ne sentent — page 243— aucun mal, il est évident que les morts n'en sentent point. Plus le sommeil est profond, et plus il est doux. C'est une vérité trop connue pour qu'elle ait besoin de preuve. Homère lui-même l'atteste en disant du sommeil : « Doux et profond repos, image de la mort ». [107e] En un autre endroit : Il s'adresse au sommeil, « le frère de la mort ». Et ailleurs : « Le sommeil et la mort, tous deux frères jumeaux ».

Il ne peut rendre leur ressemblance plus sensible qu'en les appelant jumeaux. Il dit encore que la mort est un sommeil d'airain, pour nous faire entendre qu'elle emporte toute privation de sentiment. Quelqu'un comparait avec raison le sommeil aux. petits mystères. En effet, le sommeil est comme l'initiation à la mort. Diogène le Cynique, peu d'instants avant de mourir, tomba [107f] dans un sommeil profond. Son médecin l'ayant réveillé, lui demanda s'il ne sentait point de mal. « Non, répondit-il, c'est le frère qui vient au-devant de la sœur, le sommeil au-devant de la mort. »

Si la mort est un long voyage, sous ce rapport, loin d'être un mal, elle est au contraire un véritable bien. N'est-ce pas en effet un bonheur réel que d'être affranchi de l'esclavage du corps, de ne plus dépendre de ces passions fougueuses qui emportent l'âme hors d'elle-même, et la livrent en proie aux désirs les plus insensés? [108a] Les besoins indispensables du corps, dit Platon, nous causent de fréquentes distractions, et les maladies qui lui surviennent nous arrêtent dans la recherche de la vérité. Il nous remplit de passions, de désirs, de craintes et d'une foule d'idées vaines et puériles.

— page 244— On a eu raison de dire qu'il ne nous venait du corps rien de bon ni de sensé. En effet, les guerres, les séditions, les disputes, ne sont-elles pas occasionnées par le corps et par le désir dont il est le principe ? Les richesses, source ordinaire de tous ces maux, pourquoi nous deviennent-elles nécessaires, si ce n'est pour fournir aux désirs du corps? [108b] N'est-ce pas pour satisfaire à ses goûts que nous les recherchons? Et cette recherche ne nous fait-elle pas suspendre l'étude de la philosophie? Lors même que nous profitons du loisir qu'il nous laisse pour vaquer à la contemplation de la vérité, ne vient-il pas nous assaillir, nous troubler au milieu de nos recherches, nous susciter tant d'obstacles que nous ne pouvons rien suivre avec attention?

Il résulte évidemment de là que, pour avoir des idées pures et exactes de la vérité, il faut s'affranchir de la dépendance du corps, et contempler les objets des yeux seuls de l'âme. [108c] Ce n'est donc qu'après notre mort que nous pourrons parvenir à cette sagesse qui fait l'objet de nos désirs et le terme de notre amour. La raison elle-même nous le démontre. S'il est impossible, tant que nous sommes esclaves du corps, d'avoir des connaissances sûres et précises, il faut, de deux choses l'une, ou que nous renoncions à jamais rien savoir, ou que nous n'y parvenions qu'après notre mort. C'est alors seulement que l'âme séparée du corps ne vivra plus qu'avec elle-même. Pendant la vie, nous n'approcherons de la connaissance du vrai qu'autant que nous serons indépendants du corps ; que nous n'aurons point de commerce avec lui sans une extrême nécessité ; que loin de nous y trop attacher, nous saurons nous préserver de sa contagion [108d] jusqu'à ce que Dieu lui-même vienne nous en délivrer entièrement. Purifiés alors de toutes nos souillures, nous vivrons avec des êtres aussi purs que nous, et nous verrons, par nous-mêmes la vérité dans tout son éclat ; — page 245 — car un organe souillé ne peut s'appliquer à ce qui est essentiellement pur. Ainsi quand la mort nous transporterait dans des lieux inconnus, elle ne serait pas un mal, puisque ce ne pourrait être que dans un séjour de bonheur, comme Platon l'a démontré. Aussi rien n'est plus beau, ni plus grand que ces paroles de Socrate [108e] à ses juges : « Craindre la mort, Athéniens, c'est se croire faussement sage ; car c'est faire semblant de savoir ce qu'on ignore. Qui sait si la mort n'est pas pour l'homme le plus grand des biens ? Cependant on la craint comme si l'on savait certainement qu'elle fût le plus grand des maux. »

Celui qui disait :

« Ne craignez point la mort, c'est la fin de nos peines, et même de nos plus grands maux », n'en jugeait pas autrement que Socrate.

Les dieux eux-mêmes confirment par leur témoignage cette manière de penser. Souvent ils ont récompensé la piété des hommes par la mort, comme étant le don le plus précieux qu'ils pussent leur faire. Je passerais les bornes de cet écrit si je voulais en rapporter tous les exemples : je citerai seulement les plus remarquables et les plus connus, [108f] et je commencerai par celui de Cléobis et de Biton, deux jeunes gens d'Argos[[74]](#footnote-74) (05). Leur mère était prêtresse de Junon. Un jour qu'il fallait monter en cérémonie au temple de la déesse, les mulets qui devaient tirer son char n'arrivaient pas, et le temps pressait. Alors ses deux enfants s'attelèrent au char et le traînèrent au temple. La mère, ravie de cet acte de piété, pria la déesse de leur donner ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes. Ces deux jeunes gens s'endormirent peu de temps après et ne se réveillèrent plus. Ainsi la déesse récompensa leur vertu par le don de la mort.

— page 246 — [109a] Pindare rapporte qu'Agamède et Trophonius, après avoir bâti le temple d'Apollon à Delphes, demandèrent à ce Dieu d'être payés de leur travail. Il leur répondit qu'ils le seraient dans huit jours, et que cependant ils n'avaient qu'à se divertir et faire bonne chère. Ils se conformèrent à l'ordre du dieu, et la septième nuit ils moururent pendant leur sommeil.

On dit que Pindare lui-même, ayant chargé les députés que les Béotiens envoyaient à Delphes de demander à l'oracle [109b] ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes, la prêtresse lui fit dire qu'il ne l'ignorait pas, s'il était vrai qu'il eût écrit le trait qu'on vient de rapporter d'Agamède et de Trophonius; qu'au reste, s'il voulait en faire l'expérience, il en serait bientôt convaincu. Sur cette réponse, il se prépara à la mort, et mourut en effet peu de temps après.

Voici ce qu'on raconte d'un Italien nommé Euthynoüs. Il était fils d'un certain Elysius, qui tenait le premier rang à Térina, sa patrie, par ses richesses, sa gloire et ses vertus. Euthynoüs mourut subitement sans aucune cause apparente de mort ; et, comme il était le seul héritier d'une fortune immense, il vint en pensée à son père qu'il avait été empoisonné, [109c] soupçon que peut-être tout autre aurait eu à sa place. Ne sachant comment découvrir la vérité, il alla consulter l'oracle. Après avoir fait les sacrifices d'usage, il s'endormit et eut cette vision. Il crut voir son père, à qui il racontait l'accident funeste de son fils, et il le conjurait de l'aider à en découvrir l'auteur. « Je viens pour cela même, répondit son père; mais reçois des mains de celui qui m'accompagne ce qu'il t'apporte, et tu seras instruit sur l'événement qui cause tes regrets. » En même temps il lui montra un jeune homme [109d] à peu près de l'âge et de la taille d'Euthynoüs. Elysius lui ayant demandé qui il était : « Je suis, répondit-il, le génie de ton fils. »

— page 247 —

Alors, il lui présente un billet dans lequel Elysius lut ces trois vers :

Les aveugles mortels vivent dans l'ignorance.  Euthynoûs est mort; c'est la commune loi,   
Et le plus heureux sort pour lui comme pour toi[[75]](#footnote-75) (06).

Voilà les traits les plus remarquables que les anciens nous aient transmis.

[109e] Si la mort est une destruction totale de l'âme et du corps (car c'est le troisième rapport sous lequel Socrate l'envisageait), dans ce cas là même elle n'est point un mal. L'insensibilité qui en est la suite nous affranchit de toute peine et de toute douleur. Elle n'est donc ni un bien ni un mal. Le bien et le mal ne peuvent être sentis que par un être qui existe. Ce qui n'a jamais été ou qui a cessé d'être n'en est point susceptible. [109f] Les morts sont à cet égard au même état qu'avant leur naissance, où ils n'éprouvaient ni l'un ni l'autre ; et comme ce qui a précédé notre existence ne nous touchait en rien, nous serons ainsi très indifférents à ce qui suivra notre mort.

Un mort est insensible aux peines, aux douleurs.

Pourquoi ? c'est que

Ne point naître ou mourir est une même chose.

Dans l'un et l'autre état, la condition est la même. Je ne vois pas quelle différence il pourrait y avoir; à moins qu'on n'en veuille mettre aussi, pour une maison ou un vêtement, entre le temps où l'une est détruite et l'autre usé, et celui où l'on n'avait pas encore songé à les faire. [110a] Que si vous ne pouvez y en reconnaître aucune, vous ne sauriez non plus en admettre entre l'état de vie et celui de mort. — page 248—

« De toutes les choses qu'on regarde comme des maux, disait très bien Arcésilas, la mort est la seule qui n'afflige pas quand elle est présente : elle ne fait de peine que lorsqu'elle est éloignée et qu'on l'attend. » Ainsi bien des gens écoutant trop leur faiblesse, et prévenus par les calomnies dont on charge la mort, meurent avant le temps, par la crainte même de mourir. Épicharme à eu raison de dire à ce sujet :

D'une intime union le lien est rompu : // Chacun à son principe est maintenant rendu. // L'esprit remonte aux cieux, séjour de la lumière, // Et le corps descend dans la terre :  // Quoi de fâcheux à tout cela?

[110b] Ce que Cresphonte, dans Euripide, dit d'Hercule :

S'il est avec les morts dans le sein de la terre,  // Il n'a donc plus ni force ni pouvoir,

pourrait être changé de cette manière.

S'il est avec les morts dans le sein de la terre,  // Il ne sent plus ni peine ni douleur.

Écoutez ces paroles magnifiques des Lacédémoniens :

Nous sommes maintenant à la fleur de notre âge. // Nos pères avant nous eurent cet avantage ;   
Et quand nous quitterons la lumière du jour,  // D'autres de ce bienfait jouiront à leur tour.

Et celles-ci :

[110c] Ces hommes n'ont point cru que la mort et la vie // Fussent des biens dignes d'envie,   
Mais seulement de vivre et mourir comme il faut.

Euripide a très bien dit de ceux qui supportent de longues maladies :

Je hais tous ces mortels amoureux de la vie, — page 249 — Qui, pour la prolonger, de l'art de la magie,   
Des vains enchantements empruntent le secours,  // Et pensent des destins pouvoir changer le cours.   
Ne vaudrait-il pas mieux de leur triste vieillesse // Résigner à la mort l'impuissante faiblesse,   
Et céder de bon cœur la place aux jeunes gens?

[110d] Quelle impression ne font pas au théâtre ces paroles généreuses de Mérope ?

Je ne suis pas la seule à qui la main des Parques // Ait ravi ses enfants, ou qui d'un tendre époux   
Pleure la mort cruelle. Hélas! chacun de nous // Éprouve tous les jours des coups aussi funestes.

A ce beau passage, joignons encore celui-ci :

Où sont ces rois fameux, si pleins de leur grandeur?  // Ce Crésus dont partout on vantait le bonheur?   
Ce Xerxès dont l'orgueil, dans sa fougue insensée, // Voulut soumettre au joug une mer irritée?   
Descendus dans l'enfer, ils sont tous oubliés.// [110e] Oui, et leurs richesses ont péri avec eux.

Bien des gens pleurent une mort prématurée ; mais elle offre des motifs de consolation si naturels qu'on les trouve même dans les poètes les plus ordinaires. Voyez ce que dit un poète comique pour consoler quelqu'un sur une mort semblable :

Si l'on t'eût répondu qu'une plus longue vie  // D'un bonheur bien constant aurait été suivie,   
Tu pourrais accuser une si prompte mort ; // Mais si, loin d'être une faveur du sort,   
Elle eût attiré sur sa tête  // Quelque accident fâcheux, quelque affreuse tempête,  // La mort l'a mieux servi que n'eût fait l'amitié.

[110f] Puis donc qu'il est incertain si ce n'est pas pour son avantage qu'il a cessé de vivre et si la mort ne l'a pas délivré de plus grands maux, ne le pleurons point, comme s'il avait réellement perdu tous les biens dont nous sup-— page 250— posons qu'il aurait joui dans une plus longue vie. Amphiaraüs parle très sensément lorsqu'il dit à la mère d'Archémore, qui s'affligeait d'avoir perdu son fils dans l'âge le plus tendre :

Tout homme est, en naissant, aux peines condamné.  // Un fils lui vient de naître, un autre est moissonné.   
Lui-même il voit bientôt terminer sa carrière; // Et lorsque ses amis le rendent à la terre,   
I[111a] ls pleurent son trépas. Mais tel est notre sort :// Nous sommes tous, hélas! victimes de la mort,   
Comme on voit tour à tour des épis dans la plaine // S'élever et tomber. Non, la loi souveraine   
Qu'imposent la nature et la nécessité, // N'est point un vrai malheur digne d'être pleuré.

En général, tout homme doit se dire, et à lui-même et aux autres, que ce n'est pas la plus longue vie qui est la meilleure, mais celle dont la vertu a réglé l'usage. On ne loue pas un homme pour avoir longtemps joué de la lyre, [111b] parlé en public ou gouverné, mais pour l'avoir fait avec succès. Le bien ne se mesure pas sur la longueur du temps, mais sur la vertu, sur l'égalité constante de notre conduite : c'est ce qui fait ici-bas notre bonheur, et nous rend agréables aux dieux. Aussi voit-on dans les poètes que les plus grands héros, ceux qu'ils supposent enfants des dieux, ont quitté la vie avant la vieillesse. Par exemple, celui dont parle Homère,

Qui fut l'objet des soins du souverain des cieux, Et du dieu de Délos obtint de leur tendresse  De ne point approcher du seuil de la vieillesse.

Partout nous voyons préférer à de longs jours une vie bien employée. [111c] Parmi les plantes, nous estimons davantage celles qui durent moins et portent plus de fruits; et parmi les animaux, ceux qui, en moins de temps, nous rendent plus de service.

D'ailleurs le plus ou le moins de durée n'est rien, com- — page 251 — paré à l'éternité. « Des milliers de siècles, dit Simonide, sont un point imperceptible, ou même la plus petite partie d'un point. » Il y a, dit-on, dans le Pont des animaux qui ne vivent qu'un jour; ils naissent le matin, à midi ils sont dans la fleur de l'âge, et le soir, parvenus à la vieillesse, ils cessent de vivre. Si ces animaux avaient une âme raisonnable, et qu'ils fussent sujets aux mêmes accidents que nous, éprouveraient-ils les mêmes affections? [111d] Pleureraient-ils ceux qui seraient morts avant le milieu du jour? Vanteraient-ils le bonheur de ceux qui auraient vécu la journée entière? La durée de la vie, je le répète, doit être mesurée, non sur la longueur du temps, mais sur le bon usage qu'on en fait. Rien n'est plus inutile et moins sensé que les plaintes qu'on entend faire tous les jours à ce sujet. Fallait-il, s'écrie-t-on, qu'il mourût si jeune? Et qui vous dit qu'il le fallût? Combien de choses dont on pourrait dire qu'elles ne devaient pas arriver, se font, se sont faites et se feront encore à l'avenir? Les dieux ne nous ont pas mis sur la terre pour prescrire des lois à la nature, mais pour en recevoir de leur toute-puissance, pour obéir aux ordres de la Providence et du destin.

Après tout, est-ce pour eux ou pour soi-même qu'on pleure les morts? Si c'est pour soi, si c'est à cause du plaisir ou de l'utilité qu'on en retirait et des espérances qu'on en avait conçues, alors notre douleur ne vient que d'amour-propre. Ce n'est pas leur perte, c'est celle de nos avantages personnels que nous pleurons. Est-ce pour eux-mêmes que nous les regrettons ? [111f] Mais notre affliction cessera bientôt, si nous voulons nous souvenir qu'ils ne sentent aucun mal : nous suivrons cette ancienne et sage maxime qui dit, qu'il faut étendre les biens et restreindre les maux. Si le deuil est un bien, à la bonne heure, donnons-lui la plus grande étendue. Mais s'il est mis avec raison au nombre des maux, il faut le resserrer, l'affai- — page 252 blir le plus qu'il est possible, ou même le faire cesser entièrement. La chose est plus facile qu'on ne pense, et l'exemple suivant va nous en convaincre. La reine Arsinoé[[76]](#footnote-76)  (07) [112a] était inconsolable de la mort de son fils ; un ancien philosophe vint la trouver, et pour calmer sa douleur, usa de cet apologue : « Quand Jupiter distribua les emplois aux différents génies, le Deuil était absent. Le partage fait, il parut et demanda d'avoir son emploi comme les autres. Jupiter, qui les avait tous donnés, se trouva fort embarrassé, et n'ayant pas d'autre don à lui faire, il le chargea des honneurs qu'on rend aux morts, c'est-à-dire des regrets et des larmes. Ainsi, grande reine, comme les autres génies aiment ceux qui les honorent, de même le Deuil s'attache à ceux qui le servent. [112b] Si vous le méprisez, il s'éloignera de vous. Si, au contraire, vous lui rendez avec soin les honneurs auxquels il préside, c'est-à-dire les regrets et les larmes, il vous aimera et vous enverra sans cesse de quoi fournir son culte. » Ce discours fît sur la reine la plus forte impression, et arrêta ses gémissements et ses plaintes.

On pourrait demander à un homme qui s'afflige ainsi : Comptez-vous cesser un jour de pleurer, ou passerez-vous dans le deuil le reste de votre vie? Dans ce dernier cas, la faiblesse et la pusillanimité de votre âme vous rendront le plus misérable des hommes. [112c] Devez-vous changer un jour? pourquoi ne pas le faire tout de suite, afin de sortir de l'état déplorable où vous êtes? Dans les maladies, même corporelles, la plus prompte voie de guérison est toujours la meilleure. Ce que vous accorderiez au temps, donnez-le à la raison, aux lumières que vous avez, et finissez vos maux. — page 253 — [112d] Mais, direz-vous, je ne m'attendais pas à ce malheur. Il fallait l'avoir prévu; vous êtes sérieusement occupé de l'incertitude et de la fragilité des choses humaines; et aujourd'hui vous ne seriez pas pris au dépourvu, comme une ville sans défense, dans une invasion subite. Voyez dans Euripide avec quelle sagesse Thésée s'était préparé à tous les accidents de cette nature.

Élevé de bonne heure à l'école d'un sage, // J'ai prévu dès longtemps ces accidents divers,   
Qui nous font éprouver les plus cruels revers;// Les fuites, les exils, les morts prématurées; // Afin qu'à tous ces maux mes forces préparées // [112e] Avec plus de courage en soutinssent l'assaut.

Les hommes faibles, et qui ne sont pas de bonne heure exercés à la vertu, ne savent jamais prendre un parti honnête et raisonnable. Ils s'abandonnent au désespoir, punissent un corps innocent, et le forcent, comme dit Alcée, d'être malade avec eux. Suivons, dans ces occasions, le conseil si sage que Platon nous donne, de conserver notre âme en paix, puisque nous sommes incertains si c'est un bien [112f] ou un mal ; et que d'ailleurs nos plaintes ne servent de rien pour l'avenir. La douleur est un obstacle aux sages résolutions que nous devrions prendre. Aussi ce philosophe nous prescrit-il de nous accommoder à ce que la raison juge de plus convenable, comme, aux jeux de hasard, on dispose son jeu suivant le dé.

Ne faisons pas dans les malheurs comme les enfants, qui, dans leurs chutes, se mettent à crier et portent la main à l'endroit où ils se sont blessés. Accoutumons notre âme à courir promptement au remède, à réparer le mal, au lieu de nous livrer à des plaintes inutiles. Le législateur des Lyciens ordonna que dans le deuil, on prendrait des habits de femme. Il insinuait par là que la tristesse est une passion efféminée qui ne convient pas à des — page 254 — hommes bien nés. C'est la preuve d'un caractère faible et pusillanime que de se livrer à la douleur. Les femmes y sont naturellement plus portées que les hommes, les Barbares plus que les Grecs, et les âmes ordinaires plus que les cœurs grands et généreux. Entre les Barbares mêmes, ce ne sont pas les plus braves et les plus courageux, tels que les Celtes et les Gaulois, mais les Égyptiens, les Syriens, ceux de Lydie et d'autres peuples semblables.

[113b] On raconte que, parmi ces derniers, il y a des hommes qui restent plusieurs jours enfermés dans des caves profondes, sans voir la lumière du soleil, parce que, disent-ils, celui dont ils pleurent la mort, en est lui-même privé. C'est sans doute par allusion à cette faiblesse ridicule que le poète Ion fait parler ainsi une femme :

Moi qui vous allaitai, qui soignai vos enfants,  // Après que sur leur mort j'ai pleuré si longtemps, // Je sors, pour vous revoir, de ces cavernes sombres.

Il est des Barbares qui se coupent le nez, les oreilles et d'autres membres de leur corps. Ils pensent, en se défigurant ainsi, faire plaisir aux morts; et ils ne voient pas qu'ils sortent de la modération que la nature nous prescrit dans de pareils accidents. [113c] Certaines personnes nous objectent qu'ils ne donnent pas indifféremment des larmes à toutes sortes de morts, mais seulement aux morts prématurées. En effet, disent-ils, elles privent ceux qui sont moissonnés à la fleur de l'âge, de tout ce que nous regardons comme des biens dans la vie : tels que le mariage, l'instruction, la perfection des connaissances, les charges et les honneurs publics. C'est là ce qui afflige ceux qui perdent leurs enfants dans un âge tendre, et se voient par-là déchus des espérances qu'ils en avaient conçues.

Mais, à ne considérer que la nature des choses, une — page 255 — mort prématurée ne diffère pas de celle qui est plus tardive. Lorsque le retour à la patrie commune est prescrit à des citoyens, les uns partent avant les autres ; mais le terme est le même pour tous. Ainsi les hommes marchent tous également vers leur commune destinée, et ceux qui s'y rendent plus tard [113d] n'ont aucun avantage sur ceux qui les ont précédés. Si la mort prématurée est un mal, celle des enfants qui meurent en bas âge ou à la mamelle, ou même en sortant du sein maternel, doit être encore plus malheureuse. Cependant nous supportons assez tranquillement celle-ci, et nous donnons les plus vifs regrets à la mort des jeunes gens : apparemment parce qu'elle nous frustre de l'espérance qu'une fois parvenus à cet âge, ils jouiront longtemps d'une santé vigoureuse. Si la vie humaine était bornée à vingt ans, celui qui aurait été jusqu'à quinze nous paraîtrait en avoir parcouru un espace assez considérable, et nous ne regarderions pas sa mort comme prématurée. S'il avait vécu vingt ans ou environ, nous l'estimerions heureux d'avoir poussé si loin sa carrière. [113e] Mais si le cours ordinaire de la vie était de deux cents ans, sans doute nous pleurerions un homme qui, n'en ayant vécu que cent, aurait été enlevé au milieu de sa course.

De ces réflexions et de celles que nous avons faites plus haut, ne suit-il pas évidemment que la mort qu'on appelle prématurée offre les plus grands motifs de consolation? [113f] En effet, Troïlus[[77]](#footnote-77) (08) n'a-t-il pas moins pleuré que Priam? et ce prince lui-même n'aurait-il pas été moins malheureux, s'il fût mort avant la chute de son empire et la ruine de cette puissance dont il déplora si fort la perte? Voyez ce qu'il dit à son fils Hector pour le détourner de combattre contre Achille :

Rentre au sein de nos murs, mon fils, je t'en conjure, — page 256 —  Des malheureux Troyens viens calmer la frayeur; Ils n'ont, tu le sais bien, d'espoir qu'en ta valeur.  Qu'Achille encor sur toi remportant la victoire,  [114a] Par ce nouvel exploit n'augmente pas sa gloire.  Au nom de tous les dieux prends pitié de mes jours ; Que ce fier ennemi n'en tranche point le cours. Tu connais mes malheurs et tu vois ma faiblesse.  A quels maux Jupiter réserva ma vieillesse! J'ai vu périr mes fils, j'ai vu ravir mes filles; J'ai vu de nos autels profaner les asiles, Mes superbes palais détruits et saccagés, Nos plus tendres enfants lâchement égorgés, Des bras de leurs époux les femmes arrachées, Et par les mains des Grecs indignement traînées. Moi-même le dernier, quand un fer inhumain Sur ces corps tout sanglants m'aura percé le sein, Pour comble de malheur, privé de sépulture,   
Des plus vils animaux je serai la pâture. Est il pour un vieillard de plus cruel affront? [114b] Ces cheveux qui longtemps décolèrent mon front, Honteusement souillés de sang et de poussière, Ces membres dispersés et traînés sur la terre, Seront livrés en proie à des chiens furieux. Ainsi parlait Priam s'arrachant les cheveux.

A ces discours touchants Hector est inflexible.

Tous ces exemples ne prouvent-ils pas que la mort a préservé bien des gens des malheurs affreux qu'une plus longue vie leur eût fait éprouver ? [114c] Je n'en cite pas d'autres, pour ne pas trop m'étendre. Ceux que j'ai rapportés suffisent pour vous faire sentir qu'il ne faut jamais sortir de la modération que la nature nous prescrit, pour s'abandonner à une douleur excessive et à des plaintes efféminées. Crantor disait qu'un grand soulagement dans l'adversité était de n'avoir rien à se reprocher. Je crois que c'est aussi le remède le plus efficace contre la douleur.

D'ailleurs, est-ce par un deuil inutile qu'on témoigne véritablement aux morts sa tendresse? Non, c'est par des services réels; [114d] et le seul qu'on puisse leur rendre, c'est d'en conserver un précieux souvenir. Un homme de bien — page 257— ne mérite pas des lamentations, des gémissements et des larmes, mais des hymnes, des cantiques, un souvenir honorable, des sacrifices et des offrandes. En effet, la mort l'ayant fait passer à une vie plus heureuse, n'est-il pas affranchi de la servitude du corps et des sollicitudes sans nombre qui sont l'apanage de cette vie mortelle ? Et cette vie même, la nature nous l'a-t-elle donnée pour toujours? Ne l'a-t-elle pas distribuée à chacun de nous en portions inégales, selon les lois du destin? [114e] Les esprits raisonnables doivent donc renfermer leur douleur dans les bornes de la nature, et ne pas se livrer, comme des barbares, à un deuil immodéré. Sans cela, il pourrait leur arriver, comme à bien d'autres, de voir la fin de leur vie avant celle de leur douleur, et de descendre dans le tombeau, revêtus encore des habits de deuil, avec tout l'appareil de leur tristesse et tous les maux qui seraient la suite de leur imprudence. On pourrait alors leur appliquer ce passage d'Homère :

Au milieu de leurs pleurs la nuit vient les surprendre.

Il faut, dans ces sortes d'accidents, se demander souvent à soi-même : [114f] Passerai-je le reste de ma vie dans cet état misérable, ou dois-je cesser un jour de pleurer? Vouloir éterniser son deuil, c'est le comble de la folie. Eh ! combien ne voit-on pas de gens qui, d'abord accablés de tristesse et plongés dans la douleur la plus profonde, se sont si fort adoucis avec le temps, qu'au pied même de ces tombeaux, qu'ils ne pouvaient voir auparavant sans jeter des cris et se frapper la poitrine, ils font aujourd'hui des repas somptueux, accompagnés de musique et de danse ? Il est donc absolument déraisonnable de s'obstiner dans sa douleur. [115a] Si on compte la calmer un jour, pourquoi ne pas prévenir par la raison ce que le temps doit faire? Il n'est pas au pouvoir de Dieu même de faire que ce qui est arrivé, ne le soit point. Ainsi cet événement que nous — page 258 — n'attendions pas, ne fait que nous rendre personnel ce qui arrive journellement à tout le monde. Eh quoi! les connaissances que nous avons acquises, et nos propres réflexions, ne nous ont-elles pas assez instruits de cette vérité :

Que la terre et les mers sont en proie au malheur?

Et encore :

Que les jours des mortels sont un cercle de peines,  // [115b] Et que rien ici-bas ne peut les en tirer?

« Il y a longtemps, disait Crantor, que des philosophes éclairés ont déploré la condition humaine. Ils regardaient la vie comme une punition, et la naissance comme le plus grand des malheurs. » Silène, au rapport d'Aristote, le déclara de même à Midas, lorsqu'il fut conduit prisonnier devant ce prince. Voici ce qu'en dit ce philosophe dans son livre intitulé Eudémus, et qui traite de l'âme. Je crois devoir rapporter ses propres paroles : « Ô vous, le plus grand et le plus fortuné des hommes, lui dit-il, sachez que nous estimons heureux ceux qui sont morts, [115c] et que nous regardons comme une impiété de mentir ou de médire sur leur compte, maintenant qu'ils sont devenus bien plus parfaits. Cette opinion est si ancienne, que personne ne connaît ni son auteur, ni l'époque de sa naissance : elle est établie parmi nous depuis plusieurs siècles. D'ailleurs vous savez la maxime qui de tous les temps est dans la bouche de tout le monde. Quelle est-elle ? c'est que le plus grand bien est de ne pas naître, [115d] et que la mort est préférable à la vie. Les dieux ont souvent confirmé cette maxime par leur «témoignage, et, en particulier, lorsque le roi Midas ayant pris Silène à la chasse, ce prince lui demanda ce qu'il y avait de meilleur et de plus désirable pour l'homme. D'abord ce dieu refusa de répondre, et garda — page 259 — un silence obstiné. Enfin Midas ayant tout mis en œuvre pour le forcer à le rompre, il se fit violence, et proféra ces paroles : Hommes de condition malheureuse, vous dont l'existence éphémère est sujette à tant de peines, pourquoi me contraignez-vous de dire ce qu'il vous serait plus utile de ne pas apprendre? [115e] La vie est moins misérable, quand on ignore les maux qui en sont l'apanage. Les hommes ne peuvent avoir ce qu'il y a de meilleur, et ne sauraient participer à la nature la plus parfaite. Le meilleur serait pour eux de n'être pas nés. Le second bien, après celui-là, et le premier entre ceux dont les hommes sont capables, c'est de mourir promptement[[78]](#footnote-78) (09). » Silène, comme on voit, jugeait que la condition des morts était meilleure que celle des vivants; et l'on pourrait confirmer cette vérité par des témoignages sans nombre. Mais il faut se borner.

[115f] Pourquoi donc donner des larmes à la mort des jeunes gens, sous prétexte qu'elle les prive de ces prétendus biens dont ils auraient joui dans une plus longue vie? N'est-il pas incertain, comme nous l'avons dit plusieurs fois, si les choses dont la mort les prive sont des biens ou des maux? car les maux surpassent de beaucoup les biens. Nous n'obtenons ceux-ci qu'avec beaucoup de peines et de soins : les maux nous viennent avec la plus grande facilité, parce qu'ils sont très mobiles[[79]](#footnote-79) (10), qu'ils se tiennent tous, et se portent par plusieurs causes les uns vers les autres. Les biens, au contraire, sont séparés entre eux, et ont bien de la peine à se réunir, même sur la fin de notre vie.

[116a] C'est donc oublier la condition humaine que de plain- — page 260 — dre ceux qui meurent dans leur jeunesse. Cette maxime d'Euripide :

Les hommes ne sont pas maîtres de leurs richesses,

est également vraie de tout le reste, et nous pouvons dire en général :

Les biens que nous avons aux dieux seuls appartiennent :  // Nous n'en sommes au plus que les dispensateurs;  // Ils peuvent a leur gré reprendre leurs faveurs.

Quel droit avons-nous de nous plaindre, lorsqu'ils nous redemandent des biens dont nous n'avons reçu que pour un temps le simple usage ? Les banquiers, s'ils sont honnêtes, ne trouvent pas mauvais qu'on reprenne l'argent qui leur a été remis en dépôt. S'ils faisaient difficulté de le rendre, ne pourrait-on pas leur dire avec justice : [116b] Avez-vous oublié que c'est à cette condition que je vous l'ai confié ? Il en est de même de tous les hommes. Ils ont reçu la vie comme un dépôt, mais à titre de restitution forcée. Le temps de la rendre n'est point fixé, comme les banquiers ignorent quand celui qui leur a remis l'argent viendra le reprendre. Celui donc qui murmure, lorsqu'il est sur le point de mourir, ou qu'il a perdu ses enfants, n'oublie-t-il pas qu'il est homme, et que ses enfants étaient mortels? Pouvait-il raisonnablement ignorer que l'homme ne naît que pour mourir ? [116c] Si Niobé avait toujours eu présentes à l'esprit les réflexions suivantes :

D'une prospérité constante  // Ne nourris pas l'espoir trompeur,  // Tu n'auras pas toujours une troupe brillante // D'enfants dont la jeunesse éclate dans sa fleur, // Du soleil la pure lumière  //Jusques au bout de ta carrière // Ne te promet pas de beaux jours,

elle ne se serait pas abandonnée à ce désespoir violent qui — page 261— lui faisait désirer la mort et prier les dieux, dans l'excès de sa douleur, de l'enlever de ce monde, dût sa fin être la plus cruelle. Les deux inscriptions gravées au temple de Delphes : CONNAIS-TOI TOI-MÊME ; [116d] et, RIEN DE TROP, sont les maximes les plus importantes pour la conduite de la vie. De ces deux préceptes dépendent tous les autres. Ils se correspondent, s'expliquent, et se rappellent réciproquement. Ion a dit sur le premier :

Se connaître soi-même est bien facile à dire;  // Mais Jupiter peut seul le faire pratiquer.

Et Pindare sur le second :

Rien de trop : ce mot plein de sens  // Fut toujours loué par les sages.

Celui qui, les regardant comme des oracles d'Apollon lui-même, [116e] les aura profondément gravés dans le cœur, pourra facilement les appliquer à tous les événements de la vie, pour apprendre à les supporter avec une égalité parfaite. Instruit de la fragilité de sa nature, il ne s'enflera point dans les succès, et ne s'abandonnera pas, dans les revers, à des plaintes et des gémissements qui ne viennent que de la faiblesse de notre âme. Il se tiendra surtout en garde contre cette crainte de la mort, que produit en nous la surprise des accidents qui nous arrivent tous les jours, d'après les lois de la nécessité ou le décret du destin.

Les pythagoriciens donnent à ce sujet ce beau précepte :

Quels que soient les malheurs que le ciel vous envoie,  // [116f] De ses sages décrets gardez de murmurer.

Le poète Eschyle a dit aussi :

Dans leurs plus grands revers, les hommes vertueux  // N'accusèrent jamais la justice des dieux.

— page 262—

Euripide :

Savoir céder en tout à la nécessité, // C'est des dieux même avoir h prudence en partage.

Et ailleurs :

Celui qui souffre en paix tous les événements, // [117a] Doit être des mortels estimé le plus sage.

Mais la plupart des hommes condamnent tout ce qui n'arrive pas suivant leur espérance ; ils l'attribuent à la colère des dieux et aux caprices de la fortune ; ils se plaignent, gémissent, accusent leur mauvaise destinée. Mais ne pourrait–on pas leur dire avec justice :

N'accusez point des dieux la sagesse suprême:  // Seul de tous vos malheurs vous fûtes l'artisan?

Qui, vous-même, votre folie et votre erreur, suites nécessaires de votre ignorance.

C'est cette fausse et trompeuse opinion qui fait qu'on se plaint de la mort, de quelque manière qu'elle arrive. [117b] Un homme est-il mort loin de son pays, on dit en gémissant :

Infortuné ! ses yeux, en quittant la lumière,  // Par de tendres parents n'ont point été fermés.

Meurt–il dans sa patrie, entre les bras de ses parents , on gémit de ce qu'il a été ainsi enlevé et qu'il ne reste de lui que le triste souvenir de l'avoir perdu. Expire–t-il en silence, sans avoir rien dit de mémorable, on s'écrie en pleurant :

Tu n'as point proféré quelque sage maxime, // [117c] Dont j'eusse à conserver l'utile souvenir!

A–t–il dit quelques mots avant de mourir, ou se les rappelle sans cesse pour servir d'aliment à la douleur. Sa

— page 263— mort a-t-elle été prompte, hélas! dit-on, comme il nous a été ravi ! Si elle a été lente, on se plaint de ce qu'il a souffert longtemps; enfin, on se fait un prétexte de tout pour s'abandonner à la douleur et aux larmes.

Ce sont les poètes qui ont donné lien à toutes ces plaintes, et Homère le premier, lorsqu'il dit :

Tel un malheureux père arrose de ses pleurs  // Le corps d'un fils chéri dont la mort imprévue // A plongé dans le deuil sa famille éperdue.

[117d] Il n'est pas certain si c'est là un juste motif de plainte ; mais écoutons ce qu'il dit ailleurs :

Ses parents l'avaient eu dans l'extrême vieillesse;  // D'une fortune immense il devait hériter.

Eh ! qui sait si Dieu, par une providence et une bonté paternelles envers les hommes, n'en retire pas plusieurs de cette vie dans leur premier âge parce qu'il prévoit les maux qui leur arriveraient? Pourquoi donc les croire malheureux?

Rien n'est fâcheux pour nous dès qu'il est nécessaire, [117e] que nous l'ayons prévu ou non. La mort prévient souvent de plus grands malheurs. Il eût été utile aux uns de ne pas naître, aux autres de mourir en naissant, à ceux-ci, dans leur première enfance, à d'autres enfin, à la fleur de leur âge. Puis donc que la loi du destin est inévitable, il faut supporter avec patience la mort des personnes qui nous intéressent, à quelque époque de leur vie qu'elle arrive. Un homme sensé doit d'avance s'être dit à lui-même que ceux dont la mort paraît prématurée ne nous ont précédés que d'un intervalle bien court. La plus longue vie, je le répète, est un point insensible, comparée à l'éternité.

[117f] Plusieurs qui se plaisaient à nourrir leur douleur ont — page 264— bientôt suivi ceux qu'ils pleuraient, sans avoir retiré d'autre fruit de leur affliction que de s'être rendus volontairement misérables. Le voyage de cette vie étant aussi court, pourquoi se consumer de tristesse, et affliger son corps par des chagrins et des peines excessives? Pourquoi ne pas faire un effort sur soi-même, et prendre un parti plus raisonnable et plus humain? Que ne cherchons-nous pour amis, [118a] non des flatteurs, qui pleurent avec nous et irritent notre douleur, mais des hommes sensés, qui, en nous proposant des motifs de consolation nobles et généreux, calment et dissipent peu à peu notre tristesse? Écoutons ce qu'Homère met dans la bouche d'Hector, pour consoler Andromaque, et ayons soin de nous en souvenir dans l'occasion :

Cesse de m'affliger, épouse infortunée.  // Si par l'ordre des dieux ma mort n'est arrêtée,   
Je ne saurais périr. Mais aussi nul mortel // Ne peut changer du sort le décret éternel.

Il a dit ailleurs, en parlant de cette destinée des hommes :

[118b] Le destin qu'en naissant lui filèrent les Parques[[80]](#footnote-80) (11).

Si ces réflexions sont bien présentes à notre esprit, elles préviendront une douleur immodérée, dont elles nous feront sentir l'inutilité, en nous rappelant la brièveté de la vie. Nous comprendrons qu'au lieu de troubler, par la tristesse, un temps aussi court, il faut savoir le ménager, et quitter tout cet appareil de deuil pour songer à notre conservation et à celle des personnes qui vivent avec nous. Il est bon encore de se rappeler les motifs de consolation qu'on a eu lieu de présenter autrefois à ses parents et à ses amis dans des occasions semblables. [118c] On — page 265— les exhortait à supporter avec courage ces accidents ordinaires de la vie humaine; quelle inconséquence ne serait-ce pas que les motifs que nous avons employés pour calmer leur douleur fussent sans pouvoir sur nous-mêmes? Appliquons promptement à ces maladies de l'âme le remède d'un discours salutaire, et croyons que rien ne souffre moins de retard que le traitement de la douleur. [118d]  Ce proverbe si connu, que tout délai met aux prises avec le malheur, est surtout vrai, ce me semble, de celui qui diffère la guérison des maux et des peines de l'âme.

Considérons aussi l'exemple des grands hommes, qui ont supporté avec lu plus grande douceur la mort de leurs enfants. Tels ont été Anaxagore de Clazomènes, Démosthène l'Athénien, Dion de Syracuse, Antigone, roi de Macédoine, et plusieurs autres des siècles passés et de notre âge.

On raconte d'Anaxagore que, s'entretenant un jour sur la physique, on vint lui annoncer la mort de son fils. Il interrompit son discours, [118e] et après un moment de réflexion : « Je savais, dit-il, que j'avais mis au momie un fils mortel. »

Périclès, que sa grande prudence et son talent supérieur pour la parole firent surnommer l'Olympien, apprit, pendant qu'il était dans la tribune, la mort de ses deux fils, Paralus et Xantippe. « C'étaient, dit Protagoras, deux jeunes gens estimables par leurs belles qualités. Ils moururent à huit jours l'un de l'autre. Périclès ne prit point le deuil ; il conserva toujours un visage serein et tranquille ; et, par là, en diminuant le sentiment de sa douleur, il gagna de plus en plus la confiance et l'estime publiques. [118f] Chacun lui voyant supporter ses malheurs avec tant de constance, et sachant combien une pareille perte l'eût affligé lui-même, le jugeait d'une force d'esprit et d'une grandeur d'âme peu communes. » En effet, à cette nouvelle, comme il haranguait le peuple, couronné

— page 266 — de fleurs et vêtu de blanc, suivant l'usage d'Athènes, il ne discontinua point de parler, de proposer les avis les plus sages, et d'exciter fortement les Athéniens à la guerre.

Xénophon, le disciple de Socrate, était occupé à un sacrifice, lorsque des gens, qui revenaient de la bataille, lui apprirent que son fils Grillus y avait péri. [119a] Aussitôt il quitte sa couronne de fleurs et demande comment il est mort. « En combattant avec la plus grande valeur, lui répondit-on, et après avoir tué un grand nombre d'ennemis. » Alors il s'arrête quelques instants pour réprimer, par la réflexion, les premiers mouvements de la nature ; ensuite, rempilant la couronne sur sa tête, il achève le sacrifice et dit aux assistants : «J'avais demandé aux dieux, pour mon fils, non l'immortalité ou une longue vie, car il est douteux que ce soit un bien, mais la vertu et l'amour de la pairie. Ils m'ont exaucé. »

[119b] Dion de Syracuse conversait un jour avec ses amis, lorsqu'il entendit du bruit et de grands cris dans la maison. Il en envoie demander la cause, et on lui rapporte que son fils venait de tomber du haut du toit, et s'était tué. Dion, sans paraître effrayé, ordonne qu'on remette le corps aux femmes, pour lui rendre les devoirs d'usage, et continue son entretien.

On dit que l'orateur Démosthène imita cet exemple de courage, lorsqu'il perdit une fille unique qu'il aimait tendrement. Voici comment Eschine raconte le fait, en le taxant d'insensibilité : « Sept jours [119c] après la mort de sa fille, avant d'avoir achevé le deuil et les obsèques accoutumées, couronné de fleurs et vêtu de blanc, il fit un sacrifice aux dieux, violant ainsi les lois de la nature, et oubliant une fille unique qui, la première, l'avait appelé du doux nom de père. » Eschine, en vrai déclamateur, lui faisait un crime de cette conduite, sans penser qu'il le louait en voulant le blâmer, et qu'il montrait — page 267— que cet orateur avait sacrifié à l'amour de la patrie sa douleur et sa compassion naturelle pour les siens.

Antigone ayant appris que sou fils Alcyonée avait péri dans une bataille, regarda d'un œil ferme ceux qui lui en avaient apporté la nouvelle ; et après être resté quelque temps la tête baissée, sans mot dire : [119d] « Ô Alcyonée, s'écria-t-il, tu devais mourir plus tôt, puisque tu te précipitais ainsi, sans ménagement, au milieu des ennemis, et que tu ne songeais ni à mes conseils ni au soin de ta vie. »

Tout le monde admire le courage de ces grands hommes; mais une faiblesse d'âme, qui est la suite de l'ignorance, empêche qu'on ne les imite. L'histoire grecque et romaine nous offriraient une foule d'exemples de cette grandeur d'âme avec laquelle on doit supporter la perte de ses parents et de ses amis. Mais ceux que j'ai rapportés suffisent pour nous apprendre à modérer une affliction déraisonnable [119e] et ces vaines démonstrations d'une douleur inutile.

J'ai dit plus haut que les hommes d'une vertu éminente recevaient de la bonté des dieux la grâce de mourir jeunes. J'y reviens encore ici; mais je m'y arrêterai peu, et je rendrai témoignage à cette belle parole de Ménandre :

L'homme chéri des dieux meurt à la fleur de l'âge.

Vous me préviendrez peut-être, mon cher Apollonius, [119f] et vous me direz que votre fils commençait la plus brillante carrière ; que, selon le cours de la nature, c'était lui qui devait, après votre mort, vous rendre les derniers devoirs. Oui, selon le cours de la nature et de l'humanité , et non suivant l'ordre de la Providence et les lois générales de cet univers. Établi maintenant dans un état de bonheur, il ne devait pas, selon la nature même, rester dans le monde au-delà du temps qui lui avait été prescrit. Après en avoir rempli fidèlement l'espace, il a dû, — page 268 — rappelé par la nature, retourner vers le terme de la destinée commune. Mais sa mort a été prématurée. C'est en cela même qu'il est plus heureux, puisqu'il n'a pas éprouvé les maux de cette vie. [120a] Car, selon Euripide :

Elle est pour les mortels un long cercle de peines.

Mais il a été enlevé à la fleur de son âge. Jeune homme accompli, estimé de tons ses condisciples, dont il était le modèle, tendre et respectueux envers ses parents, zélé pour ses amis, livré à l'étude de la philosophie, et, pour tout dire en un mot, l'ami des hommes; honorant les vieillards comme ses pères, chérissant les jeunes gens de son âge, plein d'égards pour ses maîtres, doux aux étrangers [120b] comme à ses concitoyens, cher, enfin, à tous ceux qui le connaissaient, par sa douceur et son affabilité, il nous laisse les plus vifs regrets. Tout cela est vrai; mais il est sorti de bonne heure de cette vie, et il emporte avec lui l'estime générale que lui avaient acquise sa piété envers vous et votre tendresse pour lui. Il en est sorti, comme un convive quitte la table, avant que de donner dans quelqu'un de ces écarts qu'une longue carrière rend presque inévitables.

D'ailleurs, si l'opinion des philosophes et des poètes de l'antiquité, qui fixe aux âmes vertueuses un séjour particulier, où, après la mort, elles jouissent des honneurs et des récompenses dues à leur piété ; [120c] si cette opinion, dis-je, est aussi certaine qu'elle est vraisemblable, vous devez avoir la plus juste confiance que votre fils est au nombre de ces âmes heureuses. Vous savez ce que Pindare a dit dans ses poésies, de cet état de bonheur :

Quand le soleil pour nous termine sa carrière,    Sur ces heureux mortels il fait briller ses feux ;   
Ils respirent des fleurs que prodigue la terre       L'encens délicieux. — page 269 —

De mille arbres touffus les tiges parfumées       Étalent le leurs fruits le mêlai précieux.   
Sous des berceaux fleuris ces âmes fortunées       S'exercent à des jeux.

Les unes sur des chars partant de la barrière,        Conduisent des coursiers plus légers que les vents ;   
Et d'autres, sous l'abri d'un bosquet solitaire,        Font entendre leurs chants.

Sur les autels des dieux une flamme odorante       Embaume ce séjour de sa douce vapeur.   
Tout offre dans ces lieux l'image ravissante       Du plus parfait bonheur.

[120d] Il dit encore dans une autre de ses odes, où il parle des âmes heureuses :

Un bonheur pur est leur partage :       Exempts de soins et de travaux.

Sous un ciel toujours sans orage,        Ils goûtent un parfait repos.

De la mort, le corps périssable       Subit l'arrêt irrévocable;

Mais l'âme ne s'éteint jamais.        De Dieu cette image vivante,

Tandis que le corps se tourmente,        Jouit d'une profonde paix.

Mais quand le pouvoir de Morphée        Tient le corps en captivité,

L'âme des sens est dégagée,        Et respire avec liberté.

Les songes qu'alors elle enfante,        Sont la preuve la plus frappante,

Qu'il est un prix pour la vertu ;        Et que les dieux inexorables

Infligent aux âmes coupables        Le châtiment qui leur est dû.

Le divin Platon a souvent parlé de l'immortalité de l'âme dans son *Phédon*, [120e] sa *République*, son *Ménon*, son *Gorgias*, et dans plusieurs autres de ses dialogues. Je — page 270 — vous enverrai quelque jour l'extrait de son traité de l'âme que vous m'avez demandé, et je l'accompagnerai de mes propres réflexions. Je ne vous propose maintenant que ce qui a rapport à mon sujet, et que je crois utile dans les circonstances. C'est le discours de Socrate à un Athénien, disciple et ami du rhéteur Gorgias. « Écoutez, dit ce philosophe, un récit très intéressant, que, sans doute, vous traiterez de fable, mais que je regarde comme très certain. Jupiter, Neptune et Pluton, [120f] suivant l'opinion d'Homère, partagèrent entre eux l'empire que Saturne leur avait laissé. Dans tous les temps il y eut parmi les dieux une loi relative aux hommes, qui subsistait sous le règne de Saturne, et qui depuis a toujours été en vigueur. Selon cette loi, l'homme qui a mené une vie juste et sainte est, après sa mort, transporté dans des îles fortunées, où, exempt de tous maux, il goûte une félicité parfaite. Mais celui qui a vécu dans l'injustice [121a] et le mépris des dieux est précipité dans le Tartare, lieu destiné au châtiment et à la vengeance. Les juges préposés à ce discernement, du temps de Saturne et même au commencement du règne de Jupiter, étaient des hommes vivants qui jugeaient leurs semblables le jour même qu'ils devaient mourir. Il en arrivait souvent que leurs jugements n'étaient pas équitables. Enfin Pluton et ceux qui gouvernaient avec lui les îles fortunées, se plaignirent à Jupiter qu'on leur envoyait bien des âmes indignes du bonheur qui leur était décerné. J'aurai soin, leur dit Jupiter, que cela n'arrive plus à l'avenir. [121b] Ce qui cause aujourd'hui ces sentences injustes, c'est que ceux qui sont jugés, et les juges eux-mêmes, étant encore en vie, ils sont revêtus de leurs habits. Plusieurs donc cachent la méchanceté de leur âme sous un corps de la plus belle apparence. Ils se présentent parés de titres et de richesses, et quand il est question de les juger, une foule de témoins viennent déposer en leur faveur. Les juges se laissent —page 271— d'autant plus facilement éblouir par tout cet extérieur, qu'étant eux-mêmes vêtus, leur âme est comme enveloppée des yeux, des oreilles, et des autres parties du corps. Ainsi leur propre vêtement, et celui des personnes qu'ils jugent, nuisent à l'équité de leurs arrêts. [121c] Je veux donc en premier lieu qu'ils ignorent à l'avenir l'heure de leur mort. Prométhée est déjà chargé du soin de leur en dérober la connaissance. En second lieu, quand le jugement se fera, les uns et les autres seront nus, et par conséquent il ne se prononcera qu'après leur mort. Il faut que le juge lui-même, privé de cette vie mortelle, considère avec les yeux seuls de l'esprit l'âme de ceux qu'il doit juger, séparée de tous ses parents, dépouillée de ces ornements étrangers qu'elle avait sur la terre. Par ce moyen, les sentences seront désormais équitables. J'avais connu avant vous les prévarications dont vous vous plaignez ; et j'ai d'avance établi pour juges trois de mes fils, deux pour l'Asie, Minos et Rhadamanthe , et Eacus pour l'Europe. Après leur mort, ils dresseront leur tribunal aux enfers, dans le carrefour de cette prairie qui se partage en deux routes, dont l'une conduit aux îles heureuses, et l'autre au Tartare. Rhadamanthe jugera les Asiatiques et Eacus [121d] les Européens. Minos aura le droit de prononcer en dernier ressort, et de réformer les erreurs que l'ignorance aurait pu causer dans les jugements des deux autres. Ainsi, à l'avenir, le dernier état des hommes sera déterminé avec la plus exacte justice. Voilà, mon cher Cariclès, ajoute Socrate, ce que j'ai appris et que je crois très véritable. Je conclus de ce récit que la mort n'est autre chose que la séparation [121e] de l'âme et du corps. »

Tels sont, mon cher Apollonius, les motifs de consolation que j'ai réunis avec le plus grand soin, et que j'ai cru nécessaire de vous présenter, pour calmer votre douleur et faire cesser un deuil que vous portez beaucoup trop loin. Je vous ai rappelé l'honneur que vous devez à la —page 272— mémoire d'un fils si favorisé des dieux : honneur infiniment désirable à ceux qu'un souvenir précieux de leurs vertus a déjà consacrés à l'immortalité. Suivez donc mes conseils, et pour honorer votre fils comme il le mérite, [121f] quittez cet état de deuil qui afflige votre corps et votre esprit, et reprenez votre genre de vie accoutumé comme bien plus conforme à la nature. Pendant que votre fils vivait parmi nous, il vous eût vus avec peine, vous et sa mère, vous abandonner à la tristesse. De quel œil pensez-vous qu'il le voie, aujourd'hui qu'il habite et converse avec les dieux? Prenez donc des sentiments dignes d'une âme courageuse et véritablement [122a] tendre pour ses enfants. Sortez de cette situation pénible que vous faites partager à votre épouse, à vos parents et à tous vos amis, pour passer à un état plus calme et plus serein. Soyez sûr par là de plaire à votre fils lui-même, et à des amis dont vous connaissez toute la tendresse.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

FIN de

**Plutarque**,

*Consolation à Apollonios sur la mort de son fils*.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Lettre de Sénèque à Marulle

sur la mort de son fils

*Lettres à Lucilius*, XVI, 99

*Itinera electronica*

\*

\*\*\*\*\*\*\*\*\*

[16,99] XCIX. LETTRE DE CONSOLATION SUR LA MORT D'UN FILS. IL NE FAUT PAS S'ABANDONNER A LA DOULEUR.   
Je vous communique la lettre que j'ai écrite à Marulle, qui, ayant perdu son tout jeune fils, supportait cette perte avec peu de fermeté (***molliter***) . Dans cette lettre je n'ai pas pris le ton accoutumé, je n'ai pas cru devoir employer avec lui le langage de la douceur : je le jugeais plus digne de reproche que de consolation.   
A un homme affligé, et qui supporte avec peine une profonde blessure, il faut accorder quelque chose : il faut le laisser se rassasier de pleurs, ou du moins exhaler les premiers transports de sa douleur. Mais celui qui se complaît dans ses larmes, il faut dès l'abord le châtier, et lui apprendre toute la sottise de ses lamentations.   
Vous attendez des consolations? recevez d'amers reproches. Vous qui supportez avec si peu de fermeté la mort d'un fils, que feriez-vous si vous aviez perdu un ami? Il vous est mort un fils d'incertaine espérance, il était si petit : ce ne sont que bien peu de jours perdus. Nous recherchons des sujets de tristesse, nous prêtons des torts à la fortune, comme si elle ne nous donnait pas assez de justes sujets de plaintes. Mais en vérité je vous supposais doué de la fermeté nécessaire contre les plus rudes atteintes de l'adversité, à plus forte raison contre ces malheurs de convention dont les hommes ne gémissent que pour se conformer à l'usage. Si, ce qui est de toutes les pertes la plus grave, vous aviez perdu un ami, il faudrait faire vos efforts pour vous féliciter plutôt du souvenir de ce que vous avez possédé en lui, que vous affliger de ce que vous avez perdu.   
Mais 1a plupart des hommes ne comptent pour rien le bonheur et le plaisir passés. La tristesse a, entre autres inconvénients, celui d'être non seulement inutile, mais ingrate. Eh quoi ! n'est-ce donc rien pour vous, d'avoir possédé un tel ami? Tant d'années passées ensemble, dans une liaison si intime, dans une communauté d'études si entière, n'ont-elles donc été d'aucun profit pour vous? Est-ce qu'avec l'ami vous enterrez l'amitié ? Mais à quoi bon pleurer sa perte, puisque vous ne sentez aucun profit de l'avoir eu? Croyez-moi, le sort a beau nous les ravir, la meilleure partie de ceux que nous avons aimés demeure encore avec nous.   
Le temps passé nous appartient; et rien n'est en lieu plus sûr que ce qui a cessé d'être. L'espoir de l'avenir nous rend ingrats pour le bonheur présent ; comme si cet avenir, s'il se réalise pour nous, ne devait pas sur le champ devenir à son tour le passé. C'est assigner des limites bien étroites à la satisfaction qu'on peut tirer des choses, que d'en borner la jouissance au présent; l'avenir, comme le passé, nous procure le plaisir, l'un de l'attente, l'autre du souvenir; mais l'un est encore incertain, et peut ne pas se réaliser; l'autre ne peut pas ne point avoir été. Quelle est donc cette fureur de laisser échapper le plus certain? Savourons à loisir nos jouissances passées : pourvu que notre àme n'ait pas été un vase sans fond et qui les laissait échapper à mesure qu'il les recevait.   
Il y a des exemples sans nombre de gens qui, sans verser une larme, ont fait les obsèques d'un fils enlevé dans la fleur de la jeunesse; qui du bûcher se sont rendus au sénat, à leurs fonctions publiques, et se sont occupés sur-le-champ d'objets étrangers à leur douleur. Et ils avaient raison : d'abord, les lamentations sont inutiles, puisqu'elles ne changent rien aux événements. En second lieu, il y a de l'injustice à se plaindre d'un malheur, qui, pour n'être arrivé qu'à vous, n'en est pas moins réservé à tout le monde. Puis, il y a d'autant plus de folie à se plaindre que la distance est plus petite entre le défunt et celui qui le pleure ; et ici nous devons montrer d'autant plus de résignation, que nous suivons celui que nous venons de perdre. Considérez la vitesse de ce temps si rapide : songez combien est courte la carrière que nous parcourons avec tant de vitesse; embrassez du regard cet immense cortége du genre humain, ten- dant au même but, et qui n'est interrompu que par des espaces bien petits, quelque grands qu'ils paraissent : celui que tu tiens pour perdu, a seulement pris les devants. Quelle folie, que de pleurer celui qui est parti devant vous, quand vous avez à suivre le même chemin ! N'est-ce pas pleurer, après qu'il est arrivé, un événement qu'on savait inévitable ? Ou, si l'on n'a pas songé que cet homme devait mourir, on s'en est imposé à soi-même. Pleure-t-on un événement que l'on croyait ne pas voir arriver? Se plaindre qu'un homme soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Tous les hommes sont liés par la même loi : ils ne naissent que pour mourir. Des intervalles nous séparent, le but nous réunit. L'espace qui se trouve entre le premier et le dernier jour, est incertain et variable : à considérer les peines de la vie, il est long même pour l'enfant; sa vitesse, il est court même pour le vieillard. Rien dans tout cet espace qui ne soit danger, illusion; la tempête n'est pas plus mobile : c'est une agitation universelle, une suite perpétuelle de changements, au gré de l'inconstante fortune; et dans une telle révolution de toutes les choses humaines, il n'y a rien d'assuré que la mort. Cependant tout le monde se plaint du seul événement qui ne trompe personne.   
"Mais il est mort enfant"! - Je ne vais pas jusqu'à dire que le plus heureux est celui qui est débarrassé de la vie : prenons un homme qui est parvenu à la vieillesse : de combien peu n'a-t-il point dépassé votre enfant? Représentez-vous l'abîme incommensurable du temps, embrassez l'éternité ; et cet espace que nous appelons une vie d'homme, comparons-le à l'immensité des temps, puis vous verrez combien est court cet espace que nous désirons, que nous voudrions pouvoir prolonger. Sur ce temps, combien de moments sont pris par les larmes, par les inquiétudes? combien par la mort tant de fois désirée avant qu'elle vienne ? combien par les maladies et par la crainte ? combien par les années de l'enfance, de l'ignorance et de l'inutilité? De ce même espace la moitié est consacrée au sommeil. Ajoutez les travaux, les désastres, les dangers; et vous reconnaîtrez que, même dans la plus longue vie, il est peu de temps employé à vivre.   
"Mais qui vous accordera que le plus heureux est de pouvoir arriver promptement au but, et d'achever sa route avant d'être fatigué"? La vie n'est ni un bien ni un mal; c'est l'occasion de l'un et de l'autre. Ainsi votre fils n'a rien perdu que la chance qui devait plutôt tourner contre lui que pour lui. Il pouvait devenir modeste et sage, il pouvait par vos soins se former à la vertu ; mais, et cette crainte était plus fondée, il pouvait devenir trop semblable à bien d'autres. Regardez ces jeunes hommes: des plus illustres maisons que le luxe a précipités dans l'arène ; voyez-en d'autres qui, doublement impudiques, sont tour à tour agents et acteurs dans des scènes de lubricité ; pour eux, aucun jour sans crapuleuse orgie, aucun jour sans quelque infâme débauche. N'est-il pas évident qu'il y avait pour vous plus à craindre qu'à espérer ?   
Vous ne devez donc pas vous créer des motifs d'affliction, ni, faute de résignation, aggraver de légers inconvénients. Je ne vous exhorte pas à faire effort et à relever votre courage : je n'ai pas de vous assez mauvaise opinion, pour croire que, contre une pareille disgrâce, il vous faille appeler le secours de toute votre vertu. Ce n'est pas là une blessure douloureuse, c'est une morsure légère, et vous en faites une blessure. En vérité la philosophie vous a merveilleusement profité, si, avec une âme aussi forte, vous regrettez un marmot moins connu jusqu'alors de son père que de sa nourrice !   
Quoi! est-ce que je veux vous prêcher l'insensibilité, vous persuader de marcher tête levée au convoi même de votre enfant ; vous défendre même d'avoir le coeur serré ! A Dieu ne plaise ! Il y aurait de l'inhumanité, et non de la vertu, à voir les funérailles des siens du même oeil qu'on les voyait en vie, et à ne pas être ému au premier moment de la séparation. Mais supposons que je vous le défende? il est des manifestations de douleur tout à fait spontanées : il est des larmes qui échappent à ceux même qui s'efforcent de les retenir ; leur effusion soulage le coeur. Que voulez-vous enfin ? - Laissons-les tomber, mais ne les y forçons pas : qu'elles coulent autant que la douleur les fera sortir, mais non pas autant que l'exigera le désir d'imiter les autres. N'ajoutons rien à notre affliction, et ne l'exagérons pas par l'exemple d'autrui. L'ostentation de la douleur est plus exigeante que la douleur elle-même. Combien m'en citerez-vous qui sont tristes pour eux seuls? On gémit plus haut quand on est entendu; et des gens bien silencieux et bien calmes quand ils sont livrés à eux-mêmes, se répandent, dès qu'ils ont des témoins, en lamentations nouvelles. Alors on se frappe la tête, ce qu'on aurait pu faire bien plus à son aise, quand personne n'était là pour en empêcher : alors on appelle la mort, alors on se précipite hors de son lit. Le spectateur s'éloigne, adieu la douleur. En cela, comme en maintes autres choses, nous donnons dans ce travers qui consiste à se régler sur l'exemple du grand nombre ; on se conforme non pas au devoir, mais à l'usage. On s'éloigne de la nature, on se confond parmi la foule, qui n'est une bonne autorité pour rien, et qui sur ce point comme en toutes choses est remplie d'inconséquence. Voit-elle un homme ferme au milieu de son deuil : elle l'accuse de manquer de piété et de sensibilité: en voit-elle un autre se rouler à terre et embrasser le cadavre du défunt? C'est une femmelette, un être sans énergie. Il faut donc en toutes choses prendre pour mesure la raison.   
Il n'est pas de plus grande sottise que de chercher dans sa tristesse un sujet de réputation, et de se faire un mérite de ses larmes. Il est des larmes que le sage peut se permettre de répandre, il en est qui tombent d'elles-mêmes. Je vais en expliquer la différence. Dès que la première annonce de quelque mort affligeante vient nous frapper, ou lorsque nous tenons le corps qui de nos embrassements va passer dans les flammes et le bûcher, la force de nature nous arrache des larmes : la révolution que le choc de la douleur imprime à tout notre être, se manifeste également dans nos yeux où elle excite une compression qui provoque les pleurs : ce sont là les larmes qui s'échappent par une pression involontaire. Il en est d'autres auxquelles nous donnons cours, quand le souvenir de celui que nous avons perdu se présente à notre esprit : et cette tristesse n'est pas sans quelque douceur, quand nous nous rappelons leurs propos pleins d'agrément, la gaîté de leur entretien, leur tendre empressement à obliger : alors nos yeux répandent comme des larmes de joie. Nous nous complaisons à ces larmes : les autres sont plus fortes que nous.   
Il ne faut donc pas que la considération de ceux qui nous regardent ou qui nous entourent nous fasse verser ou retenir nos larmes : qu'elles s'arrêtent ou qu'elles coulent, elles sont également honteuses lorsqu'elles sont feintes. Qu'elles viennent d'elles-mêmes; elles peuvent venir aux hommes les plus calmes et les plus rassis. Souvent elles ont pu, sans faire tort à l'autorité d'un sage, couler de ses yeux; mais dans une telle mesure que la sensibilité se conciliait avec la convenance. On peut, je le répète, obéir à la nature sans déroger à sa dignité. J'ai vu des hommes dignes de respect assister aux funérailles de leurs enfants ; leur visage portait l'empreinte de leur tendre affliction, sans donner le spectacle d'une bruyante tristesse. En eux l'on ne voyait rien qui ne fût l'expression d'une douleur véritable. La douleur a aussi sa bienséance; le sage doit l'observer; et comme en toutes choses, il est dans les larmes un terme où l'on doit s'arrêter. Les hommes de peu de raison ont seuls des transports de joie et de douleur.   
Subissez donc la nécessité sans murmure. Que vous est-il arrivé d'incroyable, de nouveau? Pour le convoi de combien d'hommes ne fait-on pas prix en ce moment! n'achète-t-on pas le lit funèbre ! combien n'y aura-t-il pas de deuils après le tien!   
Toutes les fois que vous vous direz : Mon fils était encore enfant, pensez aussi qu'il était homme; c'est-à-dire un être à qui rien d'assuré n'a été promis, un être que la fortune ne conduit pas toujours à la vieillesse, mais qu'elle se réserve de congédier au point de sa carrière qu'elle juge convenable. Au reste, parlez souvent de lui, et donnez à sa mémoire tout autant de louanges que vous pourrez : son souvenir vous reviendra encore plus volontiers à l'esprit, s'il n'est pas accompagné de tristesse. Personne ne se plaît à la société d'un homme triste, à plus forte raison à la tristesse. Si vous avez pris plaisir à écouter ses propos et ses saillies enfantines, aimez à vous les rappeler: dites-vous hardiment qu'il aurait pu remplir toutes les espérances que rêvait votre prévention paternelle. Oublier les siens, ensevelir leur mémoire dans le même tombeau que leur cadavre, les pleurer sans mesure, pour ensuite s'en souvenir à peine, est d'un homme insensible. C'est ainsi que les oiseaux, que les bêtes sauvages aiment leurs petits : leur tendresse pour eux est violente, et pour ainsi dire furieuse, mais elle s'évanouit entièrement sitôt qu'elles les ont perdus. Une pareille conduite ne convient pas à un sage : qu'il conserve un long souvenir; mais qu'il cesse de pleurer.   
Je n'approuve en aucune manière ce que dit Métrodore, qu'il est une volupté, soeur de la tristesse; et qu'on doit s'y abandonner dans les moments d'affliction. Je vais citer les propres paroles de Métrodore, tirées de sa première Lettre à sa soeur: g-Estin g-gar g-tis {g-lupehs g-suggenehs} g-hehdoneh, g-hehn g-kunehgetein g-kata g-touton g-ton g-kairon. Je ne suis nullement embarrasé du jugement que vous en porterez. Qu'y a-t-il en effet de plus honteux, que de chercher du plaisir dans sa douleur; je dis plus, de convertir sa douleur en plaisir, et de demander même à ses larmes une source de jouissance? Ce sont pourtant là les philosophes qui nous reprochent une sévérité excessive, et nous accusent de prêcher l'insensibilité, parce que nous disons qu'il faut ou ne pas laisser pénétrer la douleur dans notre âme, ou l'en bannir au plus tôt. Qu'on me dise enfin quel est le plus incroyable et le plus inhumain, de ne point sentir de douleur en perdant un ami, ou de s'attacher à trouver du plaisir dans sa douleur même? Pour nous, ce que nous prescrivons est conforme à l'hounêteté : quand notre affliction aura donné cours à quelques larmes, et jeté, pour ainsi dire, sa première ébullition, il ne faut pas, disons-nous, livrer son àme à la douleur; et vous, vous dites que même à la tristesse il faut mêler le plaisir!   
C'est ainsi qu'avec des friandises nous consolons les enfants ; c'est ainsi qu'une nourrice apaise son nourrisson en faisant couler du lait dans sa bouche. Quoi! même dans le moment où votre fils est sur le bûcher, où votre ami rend le dernier soupir, vous voulez que le plaisir ne cesse pas pour vous, et que le deuil même vous procure une douce sensation. Lequel est le plus honnête, de bannir la douleur de l'âme, ou à la douleur même de mêler le plaisir? Que dis-je, l'y mêler? c'est le tirer de la douleur même. "Il est, dit-il, une volupté soeur de la tristesse". - Un tel mot, il nous est permis de le dire, mais non pas à vous. Vous ne connaissez qu'un seul bien, le plaisir; qu'un seul mal, la douleur. Quelle alliance possible entre le bien et le mal? Mais admettons-en la possibilité, la circonstance même viendrait l'exclure. Quoi, nous aurions le temps de scruter notre douleur elle-même pour y chercher quelque chose de doux et de voluptueux. Il est des remèdes salutaires à certaines parties du corps qui, appliqués à d'autres parties, deviendraient sales et inconvenants; et telle application qui pourrait être faite ailleurs, sans blesser la pudeur, devient déshonnête selon la place de la blessure. N'avez-vous pas honte de guérir votre affliction par la volupté? Il faut à une telle blessure un traitement plus sérieux. Dites plutôt qu'aucun sentiment de mal ne parvient à celui qui n'est plus : autrement il vivrait encore. Rien ne peut blesser celui qui n'est rien : s'il se sent blessé, il vit. De quoi le plaignez-vous ? de n'être plus, ou d'être encore? Or, il ne peut éprouver aucun tourment de n'être pas; y a-t-il sentiment pour qui n'est point? Ce n'est pas non plus pour lui un tourment d'exister, car il échappe au plus grand inconvénient de la mort, qui est de ne pas être.   
Disons-le aussi à celui qui pleure et regrette de voir son fils enlevé à l'entrée de la vie. Nous tous, à comparer la brièveté de la vie à l'immensité du temps, nous tous, jeunes et vieux, sommes au même point. Le peu qui nous revient sur la totalité des temps est moindre que l'on ne saurait dire, puisqu'une si petite portion en est au moins une partie ; le point où nous vivons, n'est presque rien, et cependant en fait une grande étendue.   
Je vous adresse ces réflexions : ce n'est pas que vous puissiez tirer profit d'un remède que je vous offre si tardivement: je n'ai pas oublié que je vous ai dit de vive voix tout ce que je vous marque dans cette lettre. Mon but est de vous punir de ce léger écart qui vous a fait sortir un moment de vous-même; de vous exhorter à vous armer à l'avenir de fermeté contre la fortune, et à prévoir ses coups, non comme possibles, mais comme inévitables.

Fin de la *lettre* 99 de Sénèque

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. . **Edition d’Edouard Böcking, vol. I, p. 46-52.** *Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quae reperiri potuerunt omnia*, éd. Ed. Böcking, vol. , Leipzig, Teubner, L’édition des œuvres complètes de Hutten par Ed. Böcking (Leipzig, 1858-1863), est lisible en ligne. De même que celle de

   **Ernst. H. J. Münch** : Ulrichi ab Hutten equitis germani opera quae extant omnia, 1° éd. en 6 Volumes, Berlin et Leipzig de 1821-1827. [↑](#footnote-ref-1)
2. . **Eques auratus Sancti Romani Imperii** : titre accordé à un chevalier, qui lui donne le droit de dorer tout ou partie de son armure, et plus simplement de porter un filet doré sur son armure, voire un collier ou des éperons d’or. Distinction, non héréditaire, accordée aux hommes de la noblesse mais aussi parfois de la bourgeoisie, pour services personnels rendus à l’empereur. L’article de *Wikipédia* renvoie à l’ouvrage du Prof. Dr. Eberhard Schmitt, Lehrstuhl für Neuere Geschichte, Universität Bamberg, *Behaust im Heiligen Römischen Reich? Das europäische Beziehungsnetz der „equites aurati“ im Zeitalter Kaiser Karls V*. [↑](#footnote-ref-2)
3. . **Edouard Böcking** signale en note qu’Hutten utilise dans cette lettre les consolations de Cicéron (*Tusculanes*) et Sénèque mais qu’il emprunte plus encore à la *Consolation à Apollonios sur la mort de son fils* de Plutarque.

   Cet extrait de **Plutarque** montre bien l’intention et les règles du genre.

   « [102c] De tous les maux de l'âme, il n'en est point de plus dangereux que le chagrin. Bien des gens en ont, dit-on, perdu la raison ou sont tombés dans des maladies incurables. Quelques-uns même se sont donné la mort. A la vérité, la perte d'un fils est une cause de douleur bien naturelle que nous ne sommes pas les maîtres d'arrêter. Je suis loin d'approuver une stupide insensibilité que je ne crois ni possible ni convenable ; ce serait bannir de la société la douceur [102d] d'une amitié réciproque, ce sentiment si nécessaire à conserver parmi les hommes ; mais je pense aussi qu'une excessive sensibilité qui se plaît à nourrir sa douleur, est contraire à la nature et vient d'une fausse opinion ; il faut la rejeter comme une faiblesse nuisible et peu digne des grandes âmes, mais sans proscrire pour cela les passions modérées. […]   
   [102e] La raison veut que dans de telles épreuves on ne soit ni insensible ni trop vivement affecté. L'un ne convient qu'à des caractères durs et farouches, l'autre qu'à des âmes efféminées. L'homme raisonnable est celui qui, se tenant dans les bornes de la nature, reçoit avec une parfaite égalité les biens et les maux de cette vie. Il sait que, comme dans un état démocratique où l'on tire les magistratures au sort, chacun doit accepter avec soumission la place qui lui est échue ; de même, dans la distribution des événements humains, il faut toujours être content de son lot. Ceux qui ne sont pas dans cette disposition ne pourraient pas même supporter modérément une grande fortune. »

   **NB.** La consolation entière est reproduite en annexe à la suite de la lettre.

   **NB.** Voir l’article de Etienne *Wolff* « Érasme : théorie et pratique de la lettre de consolation », in, *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, p. 357-365, Université Francois Rabelais (30 septembre 2010), Perspectives Littéraires, sous la direction de Patrick Laurence **et** François Guillaumont. [↑](#footnote-ref-3)
4. . **Ulrich von Hutten** est alors à Bad-Ems où il prend les eaux, sans doute pour soigner la syphilis qui le ronge depuis déjà longtemps. C’est là qu’il a appris, de la plume de Marquard von Hattstein, la nouvelle de l’assassinat de Hans von Hutten son cousin, par le duc de Würtemberg. Quelques éléments biographiques et une rapide présentation du meurtre de Hans von Hutten par le duc de Würtemberg et du déroulement de l’affaire sont lisibles dans l’introduction de la traduction de l’**Oratio prima,** donnée sur ce même site.

   **Le meurtre de Hans von Hutten**. Le 7 mai 1515, le duc Ulrich VI von Würtemberg assassina dans la forêt de Böblingen son écuyer Hans von Hutten sans avoir jamais eu avec lui de différend apparent. Jusque-là les deux hommes s’étaient bien entendus et Hans von Hutten était apprécié de tous à la cour. Le duc avoua son meurtre immédiatement et ne donna pas de véritable raison à son geste. Il laissa entendre par la suite que l’adultère et la trahison en étaient la cause. La famille des Hutten, des chevaliers de Franconie, porta l’affaire en justice à Vienne devant le tribunal de l’empereur Maximilien Ier. Parallèlement aux tractations juridiques, Ulrich von Hutten, cousin du mort, écrivit en latin et publia entre 1515 et 1519 cinq discours violents et emportés pour réclamer justice. Dès le début on considéra ces discours comme dignes de rivaliser avec les *Philippiques* de Démosthène ou avec celles de Cicéron. Cette lettre de Hutten à Jacob Fuchs est cité par Böcking dans les documents qui éclairent l’affaire.

   Voir le développement de cette affaire dans l’introduction de la traduction de l’***Oratio prima*,** mise en ligne sur ce même site des *Prima Elementa.*

   Voir surtout : ***Ulrich von Hutten, his life and times*,** de Friedrich David Strauss, traduit sur la deuxième édition allemande par Mrs. G.Strurge London, 1874, Ch. I à V.

   Voir aussi *Contemporaries of Erasmus* (…)  par Peter G. Bietenholz, Thomas Brian Deutscher,Toronto, 2003. (*Extraits en ligne*). [↑](#footnote-ref-4)
5. . **Senectam turbare :** pour le sens de cette expression, voir au § 24 « **Mentis quietudinem turbatam reddes**». Les expressions  **« animum turbare, mentem turbare » :** troubler l'esprit, mettre en émoi**,**  se laissent entendre derrière la concision de l’expression. L’idée est que Ludwig v. H. ne doit pas se laisser détourner d’une forme de sagesse qu’il a dû chercher à atteindre au fil du temps. [↑](#footnote-ref-5)
6. **.** Cst. <***Oro***> ut te proponas + proposition infinitive. [↑](#footnote-ref-6)
7. **.** Je construis comme s’il était écrit « melius quam <***quod***> » en m’appuyant sur la construction que Böcking donne de la phrase suivante,  de Hutten elle aussi : Böcking *Opera omnia*, vol. V. *Oratio III,* § 52, l. 32. « Quod dii melius vertant quam nos isto graeculo more ulciscamur scelera, sic malefactores puniamus, tantum a majorum consuetudine recedamus ». Böcking ne commente pas cette construction dans son apparat, mais propose une interprétation dans le volume III des *Opera omnia* (Ecrits poétiques, Leipzig, 1862) p. XXV, dans le relevé des corrections de la main de Hutten qu’il a collationnées sur un exemplaire de la collection de Stekelberg. Voici son commentaire « l.32. dii melius uertant del. H. sed quod adiecisse indicavit lineolis (*N° d’un manuscrit, que je ne parviens pas à lire*), nunc non superest. Puto scribi voluisse **Dii melius vertant, quam quod** ».

   **In rebus versutus :** voir Cicéron, *De la Réponse des haruspices*, VIII « Potest quisquam vir **in rebus magnis** cum invidia **versatus** satis graviter inimici contumeliis sine sua laude respondere? ▬ Un homme qui a soulevé l'envie en faisant de grandes choses, peut-il, sans se donner quelques louanges, répondre avec assez de force aux outrages de la haine? ». **Rebus** désigne-t-il ici les réalités politiques ou plus généralement les réalités de la vie ? [↑](#footnote-ref-7)
8. . **Officium / officia virtutis** ou **officium** avec le génitif d’un nom de vertu semble avoir été beaucoup employé de la Renaissance au XIX ° siècle. Antoine Arnauld (« Virtutum officia »)  ; « Juris naturae officia » ( Lascaris) ; « Juris officia » (juristes et philosophes) ; « Patientiae offcia » J. S Fr.von Boehmer, etc. Apulée utilise déjà « Sapientiae officia » ( De deo socratico, XVII ) et Cicéron « amoris officium » mais le sens n’est pas strictement celui de « devoir » : « Nullum a ille amoris, nullum studi, nullum pietatis officium defuit » *Pro Milone*, XXXVI. [↑](#footnote-ref-8)
9. **.** **Effoetus** = **effētus, a, um : […]** épuisé par l’accouchement, épuisé […].  **‖ Voir Virgile *Enéide*** [7,440] « veri effeta senectus » : ta vieillesse épuisée par rapport au vrai (*gén. de relation*) *c-à-d.* ta vieillesse qui n’a plus la force d’atteindre au vrai …   
   **‖** **Voir** **Virgile, *Enéide*, 8, 508-509 «**Sed mihi tarda gelu saeclisque effeta senectus /// inuidet imperium […] » **▬** Mais lente et glacée, épuisée par les ans, la vieillesse m'interdit le pouvoir ;   
   **‖** **Voir** aussi **Stace, *Thébaïde***, VI, 252 « effeta …aetas », formule qu’on trouve sous la plume de Hutten, *infra*, § 35. [↑](#footnote-ref-9)
10. **.** **Quotusquisque** (quotus quisque), quotaquaeque, quotumquidque : combien peu? **Enim** explique pourquoi Hutten hiérarchise les deux fonctions du courage (***facilius / difficilius***). La plupart des hommes courageux ont plus de courage pour résister à l’adversité que de prudence pour résister à la prospérité. [↑](#footnote-ref-10)
11. **.** Comparer cette phrase avec celle de Sénèque, *Lettre à Lucilius*, 99, « Consolation à Marulle », §**(26) «**De quibus non dubito quid sis sensurus ; quid enim est turpius quam captare in ipso luctu uoluptatem. » **(26)** Je ne suis nullement embarrassé du jugement que vous en porterez. Qu'y a-t-il en effet de plus honteux, que de chercher du plaisir dans la douleur même ? ». ( La lettre entière est reportée *infra*, après la traduction.) [↑](#footnote-ref-11)
12. . **Rĕsarcĭo, īre,** sarsi, sartum : - tr. - 1 - Ter. Col. raccommoder, réparer. - 2 - Suet. réparer (un dommage), compenser (une perte). - 3 - Plin. regarnir, remplir (un vide). [↑](#footnote-ref-12)
13. **. Luctu vacare.       *Cf*. Culpa vacare**: être libre de toute faute, être sans faute, n’avoir rien à se reprocher. **‖** **Omni animi perturbatione vacare** (Cicéron) : être exempt de toute passion (*Gaffiot*). [↑](#footnote-ref-13)
14. . **« Mortem […] luctu ac maerore prosequerentur. »** Voir Cicéron, *Planc*. 26 : « Eum linquentem terram votis, ominibus, lacrimisque prosecuti sunt » ▬ au moment où il quittait le pays, ils l’accompagnèrent de leurs vœux, de leurs souhaits de bonheur et de leurs larmes (*Gaffiot*). [↑](#footnote-ref-14)
15. **. « Evehere ad aethera »,** Virg. *En*. 6, 130 : élever jusqu'au ciel. [↑](#footnote-ref-15)
16. . **Laudem / palmam ferre :** obtenir, remporter une louange, la gloire, la palme (*Gaffiot*, s.v. ***fero,*** 8). Mais ici c’est indirectement que Louis de Hutten jouit de la gloire de son fils. On trouve la même expression au § 17 : « certam ac ingentem tulisti laudem ». **Nolles** me semble un potentiel du passé, déterminé par **voluisti** (*cf*. E&Th. p. 238) : *litt*. « dont tu pouvais ne pas vouloir ». [↑](#footnote-ref-16)
17. **. Incerta vita. Voir Archivum Latinitatis Medii Aevii**, Bulletin du Cange, tome XXXIII, Bruxelles, 1963, p. 46, Notes.   
    **Pseudo Augustin,** *Lib Medit*. ch. XXI, Patrologie latine, tome 40, col 917 : « Vita haec vita misera, vita caduca, **vita incerta**, vita laboriosa, vita immunda, vita domina malorum, regina superborum, plena miseriis et erroribus, quae non vita dicenda est sed mors ».   
    **Saint Augustin**, Lettre 188, 33, P. L . t. 33col. 845, corpus Scriptorum Eccl. vol. 57, p. 111 : 33 : 19 : « Vita hominis omnis infelix et mors est potius appellanda quam vita ». Cf. aussi *De duabus animabus* cap. 7. Ante med. tome 6.   
    **Saint Augustin**, *Confessions*, livre VI, ch. 11, 19 « Vita haec misera est, **mors incerta** » : Cette vie est misérable, l’heure de la mort est incertaine. (*ibid*. p. 59). [↑](#footnote-ref-17)
18. . « Si mihi **difficilis** formam **natura** negavit » Ovide, *Heroïdes*, XV, 31 → Si la nature rigoureuse m'a refusé la beauté, je répare ce tort par mon génie (Itinera electronica). [↑](#footnote-ref-18)
19. **.** **Opto, are :** souhaiter, se construit généralement avec **ut** + sbj. , mais les constructions avec infinitif ou proposition infinitive sont classiques. **Hoc solum** : j’en fais le c.o.d. de **consequi** plutôt que de **optabas**. **Hoc solum** reprend-il précisément **gratia** ? **Solum** pourrait s’accorder avec filium. [↑](#footnote-ref-19)
20. . Voir, peut-être : **Plutarque**, **Consolation à Apollonios**. « Vous me préviendrez peut-être, mon cher Apollonius, [119f] et vous me direz que votre fils commençait la plus brillante carrière ; que, selon le cours de la nature, c'était lui qui devait, après votre mort, vous rendre les derniers devoirs. Oui, selon le cours de la nature et de l'humanité, et non suivant l'ordre de la Providence et les lois générales de cet univers. Établi maintenant dans un état de bonheur, il ne devait pas, selon la nature même, rester dans le monde au-delà du temps qui lui avait été prescrit. Après en avoir rempli fidèlement l'espace, il a dû, — page 268 — rappelé par la nature, retourner vers le terme de la destinée commune. Mais sa mort a été prématurée. C'est en cela même qu'il est plus heureux, puisqu'il n'a pas éprouvé les maux de cette vie. » [↑](#footnote-ref-20)
21. **.** **Construction** : « et aude dicere / non supervacuum istum tuum luctum <esse> ». [↑](#footnote-ref-21)
22. . **« Non aucti periculi ».** Voir : « **aegritudo auctior »** Plaute : douleur plus grande. **Auctus, a, um** = augmenté. [↑](#footnote-ref-22)
23. . **Infracte** = **Infracto animo.** *Voir cependant ce qui suit.*

    **Infracte,** adverbe formé sur **infractus,** n’appartient pas à la langue classique. Il semble avoir deux sens comme **infractus** lui-même, selon Gaffiot et PLS.

    **Infractus-1,** participe passé passif de ***infringo*** = brisé, abattu  **Infracto animo esse** (Cicéron) = avoir l’âme brisée. **Infracte** signifierait alors : « sans courage, en ayant perdu courage ». Ce qui est le cas de Ludwig von Hutten, selon l’auteur.

    **Infractus, a, um -2 :** non brisé ; non abattu (Symmaque, Ep. 1,3) **Infracte** signifierait alors sans faiblir ce qui semble être le sens qu’on trouve le plus souvent dans les textes de la Renaissance avec les verbes ferre, sustinere.

    **Infracte** : « cuncta **infracte** et fortiter tuli », Pontanus, *Funebrium liber.* « In obitum illustrissimi othonis thruchses cardinalis et pontificis augustani, qui Romae decessit. Nenia prima *suevia. » p . 396 camena.* [↑](#footnote-ref-23)
24. **Juxta aestimat.** **Juxta** est pris ici au sens de tout autant, également. [↑](#footnote-ref-24)
25. **.** **Quia repentinum est :** ce sont les mots mêmes de César, si l’on en croit Suétone. Voir la note suivante. [↑](#footnote-ref-25)
26. . **Suétone**, *Vie de César*, LXXXVII. (1) Mais ce dont on convient assez généralement, c'est que sa mort fut à peu près telle qu'il l'avait désirée. (2) Car lisant un jour, dans Xénophon, que Cyrus avait donné, pendant sa dernière maladie, quelques ordres pour ses funérailles, il témoigna son aversion pour une mort aussi lente, et souhaita que la sienne fût prompte et subite (« subitam sibi celeremque optauerat »). La veille même du jour où il périt, à un souper chez Marcus Lepidus, un convive ayant soulevé cette question: Quelle est la fin la plus désirable? "Une mort brusque et inopinée," répondit César. (« Quisnam esset finis uitae commodissimus, **repentinum** inopinatumque praetulerat »). *Itinera electronica.* [↑](#footnote-ref-26)
27. Voir la même formule *supra*, au troisième paragraphe « **sic adversis succumbas** ». [↑](#footnote-ref-27)
28. **.** Hutten ne cesse d’utiliser les verbes de volonté (volo, nolo, malo ), de décision ( decernere), ou de souhait (optare) pour inciter Ludwig von Hutten à comprendre qu’il est responsable de son état mental. [↑](#footnote-ref-28)
29. **.** **Ita :** introduit la conclusion du raisonnement commencé par « Mortalis erat, qui mortuus est ». Il ne s’agit pas d’une simple répétition mais bien d’une démonstration de l’idée que Louis de Hutten était conscient de ce qui attend tout mortel. Voir infra § 37, la réplique d’Anaxagore : « Sciebam me genuisse mortalem ». [↑](#footnote-ref-29)
30. . « **Tu quid ad rem facies ?**» : j’ai gardé le point d’interrogation de Münch.

    **Deum vindicem**. Hutten prend ici « vindex » au sens latin classique de défenseur. Mais il n’ignore pas que l’expression désigne fréquemment Dieu, dans l’Ancien Testament et les commentateurs, particulièrement dans Saint augustin. (V**index, ĭcis, m. f. :** celui qui réclame une chose en justice, qui la revendique ; celui qui se porte garant pour un autre, caution, répondant ; sauveur, défenseur, patron, protecteur, libérateur ; celui (celle) qui punit, vengeur. ‖**Vindex aeris alieni**, Cic. Att. 2, 1, 11 : défenseur du droit des créanciers ; ‖ **Vindex injuriae**, Liv. : celui qui protège contre l'injustice. —Dictionnaire Jeanneau).   
     [↑](#footnote-ref-30)
31. . **Cicéron, *Tusculanes*,** [1,48] XLVIII, 114. « Adfertur etiam de Sileno fabella quaedam : qui cum a Mida captus esset, hoc ei muneris pro sua missione dedisse scribitur: docuisse regem **non nasci homini longe optimum esse, proximum autem quam primum mori**. »

    [1,48] XLVIII. On rapporte aussi de Silène, qu'ayant été pris par le roi Midas, il lui enseigna, comme une maxime d'assez grand prix pour payer sa rançon, « Que le mieux qui puisse arriver à l'homme, c'est de ne point naître; et que le plus avantageux pour lui quand il est né, c'est de mourir promptement ». Euripide, dans une de ses tragédies, a employé cette pensée: « Qu'à l'un de nos amis un enfant vienne à naître Loin de fêter ce jour ainsi qu'un jour heureux, On devrait au contraire en pleurer avec eux. Mais si ce même enfant aussitôt cessait d'être, C'est alors qu'il faudrait, en bénissant le sort, Aller fêter le jour d'une si prompte mort". (*Itinera electronica*).

    Les conceptions orphiques et chrétiennes trouvent ici un terrain d’entente (« ad eam vitam properamus quae vita est »).

    **Plutarque, *Consolation à Apollonius***. [115e] La vie est moins misérable, quand on ignore les maux qui en sont l'apanage. Les hommes ne peuvent avoir ce qu'il y a de meilleur, et ne sauraient participer à la nature la plus parfaite. Le meilleur serait pour eux de n'être pas nés. Le second bien, après celui-là, et le premier entre ceux dont les hommes sont capables, c'est de mourir promptement

    N.B **Proximum** désigne le bien « le plus proche » de ***l’optimum***. **Ocyssime** graphie pour **ocissime,** superlatif de **ocius**. [↑](#footnote-ref-31)
32. **.** Sur ces exemples et sur le suicide que Hutten semble ici approuver, malgré la forte opposition chrétienne à cette pratique, voir Madame Yolande Grisé, *Le suicide dans la Rome antique*, Montréal/ Paris 1982. [↑](#footnote-ref-32)
33. . **Les deux Decius** père et fils, chacun en son temps, se sont « dévoués » aux dieux infernaux et à la Terre pour sauver l’armée romaine en danger. La **devotio** est un rituel « magique » et codifié par lequel le chef de l’armée romaine, après avoir prononcé les imprécations rituelles, se jette dans les rangs ennemis, de manière à se faire tuer et les attirer avec lui dans la mort. (Tite Live, VIII, 9 -10). [↑](#footnote-ref-33)
34. . La guerre d’Afrique fut marquée par trois suicides retentissants : ceux de **Caton d’Utique, Scipion, et Juba,** qui s’étaient rangés dans le camp de Pompée.

    **Caton d’Utique**, se suicida à Utique, après la bataille de Thapsus (6 avril 46), pour échapper à César, pour « ne pas survivre à la liberté ».

    **Voir Sénèque, lettre à Lucilius XXIV.** Après avoir réglé, autant qu'elles pouvaient l'être, les affaires d'un parti expirant et ruiné. il fallait ôter au vainqueur ou le pouvoir de faire périr Caton, ou la gloire de lui pardonner; il tire ce fer qu'il avait, jusqu'à ce jour, gardé pur de sang humain : « Non, non, Fortune, dit-il, tu n'as rien gagné à repousser tous mes efforts. Si j'ai combattu jusqu'ici, c'était pour la liberté de mon pays, et non pour la mienne. Ce que j'ai voulu si opiniâtrement, ce n'était pas de vivre libre, mais parmi des hommes libres. Maintenant que le salut du monde est désespéré, assurons celui de Caton.» Il dit, et se porte le coup mortel. Les médecins bandent sa blessure; il a perdu de son sang, perdu de ses forces, mais rien de son courage. Furieux, non plus contre César, mais contre lui-même, il plonge ses mains désarmées dans sa plaie, et sa grande âme, cette fière ennemie du pouvoir tyrannique, il la fait sortir, ou plutôt il la chasse. [↑](#footnote-ref-34)
35. **.** **Metellus Scipion (n**é *Publius Scipio Nasica*, il fut adopté par [Quintus Metellus Pius](http://fr.wikipedia.org/wiki/Quintus_Caecilius_Metellus_Pius)). Il est le beau-père de Pompée, qui a épousé sa fille Cornelia Metella en cinquième noces. Farouche ennemi de César il se suicida après la défaite des Pompéiens à Thapsus (6 avril 46).

    **Voir Sénèque, lettre à Lucilius XXIV. «**Tel fut Scipion, le beau-père de Pompée. Rejeté sur l'Afrique par les vents contraires, et près de tomber au pouvoir de l'ennemi, il se perce de son épée, et, comme on demandait où était le général : «Le général, dit-il, est en sûreté.» Parole qui l'égala à ses ancêtres, et ne laissa point interrompre la gloire prédestinée aux Scipions en Afrique. II était beau de triompher de Carthage: il le fut plus encore de triompher de la mort. «Le général est en sûreté ! » Un général, le général de Caton, devait-il mourir autrement ? » [↑](#footnote-ref-35)
36. **.** **Juba 1er,**  roi de Numidie, descendant de Massinissa a rallié le camp des Pompéiens**.** Tandis que Caton se suicide à Utique, le 12 avril 46, Juba et Petreius décident de s’entretuer dans un duel. (BA, 94 ; DC, 43, 8, 4 ; Appien, Ciu., II, 100 ; TL, Epit., 114 ; Florus, IV, 2, 69 ; Orose, VI, 9 ; Eutrope, VI, 18) : selon la version la plus vraisemblable, l’un des deux tua l’autre ; le survivant chercha à se percer de son épée et, n’y parvenant pas, se fit donner la mort par un esclave (*Encyclopédie Berbère*). [↑](#footnote-ref-36)
37. **.** **Marcus Junius Brutus et Caius longinus Cassius** sont les principaux instigateurs de l’assassinat de César. Tous deux se suicidèrent à la bataille de Philippes à l’automne 42, pour ne pas tomber aux mains d’Antoine et Octave. Cassius demanda à son affranchi, Pindarus, de le tuer après la première bataille de Philippes (1° semaine d’octobre 42) ; Brutus se suicida après la deuxième bataille de Philippe (23 octobre 42). [↑](#footnote-ref-37)
38. . **Lucretia**, épouse de Tarquin Collatin, violée par le cousin de son mari, SextusTarquin et fils Tarquin le Superbe, se suicida pour sauver son honneur et surtout, dit-elle, pour ne pas donner d’excuses aux femmes romaines qui n’auraient pas son courage. Voir le récit de Tite Live, Livre I, 58-60. Saint Augustin analyse le suicide de Lucrèce, qu’il condamne tout en reconnaissant sa chasteté. Voir *De Civitate Dei* I, XIX. [↑](#footnote-ref-38)
39. . **Cléopâtre**. Plutarque, *Vie d'Antoine*, LXXVII-LXXXV. [↑](#footnote-ref-39)
40. # . Priam. Le dernier roi de Troie qui succéda à son père Laomédon et étendit son pouvoir sur l'Hellespont. Priam épousa en secondes noces Hécube, dont il eut de nombreux enfants ; les plus célèbres sont les deux aînés, Hector et Pâris. Homère dépeint Priam comme un vieil homme, affaibli mais plein de bonté, qui ne condamna même pas Hélène, cause de tous les deuils que la guerre de Troie lui avait infligés. La dernière année de la guerre, Priam vit mourir treize de ses fils, dont trois tués par Achille en un seul jour. La mort d'Hector brisa les espoirs des Troyens et le courage du vieux roi. Poussé par l'amour paternel, Priam brava la sauvage colère d'Achille et lui offrit une rançon contre le corps de son fils. Par respect pour le chagrin du vieillard, et prévoyant les douleurs de son propre père, Achille s'apaisa et lui rendit le corps. Après la chute de Troie, le fils d'Achille, Néoptolème, appelé également Pyrrhos ou Pyrrhus, massacra le vieux roi sur un autel. La mort de Priam et le rachat du cadavre d'Hector sont deux thèmes favoris de l'art antique. (*Universalis en ligne*.)NB.Voir Homère, *Iliade* livre XXXIV Priam venant supplier Achille de lui rendre le cadavre d’Hector, et Virgile, *Enéide*, livre, II, où Pyrrhus, fils d’Achille, massacre Priam, glissant dans le sang de son fils Politès, que Pyrrhus vient de tuer.

    [↑](#footnote-ref-40)
41. **.** **Voir** **Stace, *Thébaïde***, VI, 252 « **effeta …aetas** », et plus haut § 4. [↑](#footnote-ref-41)
42. . « **Cecidere illis animi** » Ovide : leur courage tomba. **Ed. Böcking** note qu’il a ajouté « ***cecidisse*** ». [↑](#footnote-ref-42)
43. **.** **Imperterritus** : qui est sans effroi En. X, 770. **Priam** chercha même à blesser Pyrrhus de sa lance. [↑](#footnote-ref-43)
44. . **Antigonos** : voir Plutarque, ***Consolation à Apollonios***, 119c-d. « Antigone ayant appris que son fils Alcyonée avait péri dans une bataille, regarda d'un œil ferme ceux qui lui en avaient apporté la nouvelle ; et après être resté quelque temps la tête baissée, sans mot dire : [119d] « Ô Alcyonée, s'écria-t-il, tu devais mourir plus tôt, puisque tu te précipitais ainsi, sans ménagement, au milieu des ennemis, et que tu ne songeais ni à mes conseils ni au soin de ta vie. »

    **Ed. Böcking** note : « locutus est = ipse dixit ». [↑](#footnote-ref-44)
45. . **Périclès** : voir Plutarque, ***Consolation à Apollonios***, 118 e-f. « Périclès, que sa grande prudence et son talent supérieur pour la parole firent surnommer l'Olympien, apprit, pendant qu'il était dans la tribune, la mort de ses deux fils, Paralus et Xantippe. « C'étaient, dit Protagoras, deux jeunes gens estimables par leurs belles qualités. Ils moururent à huit jours l'un de l'autre. Périclès ne prit point le deuil ; il conserva toujours un visage serein et tranquille ; et, par là, en diminuant le sentiment de sa douleur, il gagna de plus en plus la confiance et l'estime publiques. [118f] Chacun lui voyant supporter ses malheurs avec tant de constance, et sachant combien une pareille perte l'eût affligé lui-même, le jugeait d'une force d'esprit et d'une grandeur d'âme peu communes. » En effet, à cette nouvelle, comme il haranguait le peuple, couronné de fleurs et vêtu de blanc, suivant l'usage d'Athènes, il ne discontinua point de parler, de proposer les avis les plus sages, et d'exciter fortement les Athéniens à la guerre ». [↑](#footnote-ref-45)
46. **. Xénophon** : voir Plutarque, ***Consolation à Apollonios***, 118 f -119a. « Xénophon, le disciple de Socrate, était occupé à un sacrifice, lorsque des gens, qui revenaient de la bataille, lui apprirent que son fils Grillus y avait péri. [119a] Aussitôt il quitte sa couronne de fleurs et demande comment il est mort. « En combattant avec la plus grande valeur, lui répondit-on, et après avoir tué un grand nombre d'ennemis. » Alors il s'arrête quelques instants pour réprimer, par la réflexion, les premiers mouvements de la nature ; ensuite, rempilant la couronne sur sa tête, il achève le sacrifice et dit aux assistants : «J'avais demandé aux dieux, pour mon fils, non l'immortalité ou une longue vie, car il est douteux que ce soit un bien, mais la vertu et l'amour de la patrie. Ils m'ont exaucé ». [↑](#footnote-ref-46)
47. . **Paul Emile le Macédonien (**230-160) ; Paul Emile reçut le triomphe en 167 (pour avoir vaincu Persée à la bataille de Pydna).   
    **Voir Plutarque, Vie de Paul Emile.**

    XXXIV. Paul-Émile avait en effet quatre fils, dont deux avaient été transplantés dans d’autres familles, comme je l’ai déjà dit [[94]](http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/pauleemilelatzarus.htm" \l "_ftn94" \o ") , Scipion et Fabius, et deux encore enfants, qu’il gardait chez lui, nés d’une autre femme. L’un de ces derniers mourut à l’âge de quatorze ans, cinq jours avant le triomphe de son père ; le second, qui avait douze ans, succomba trois jours après cette fête. Aucun Romain ne resta donc sans s’associer à ce double deuil, et même tout le monde, sans exception, trembla devant la cruauté du sort, qui n’avait pas craint d’introduire dans une maison pleine d’enthousiasme, de joie et de sacrifices d’action de grâces, un tel sujet de douleur, et de mêler des lamentations et des larmes aux chants de victoire et aux triomphes.

    XXXV. Cependant Paul-Émile, réfléchissant à bon droit que les hommes n’ont pas seulement à déployer du courage et de la hardiesse contre les armes et les piques, mais sans distinction contre tous les coups du sort, sut équilibrer si bien des circonstances adverses que le mal fut éclipsé par le bien et les deuils de famille par les avantages de l’État. Ainsi, la grandeur du triomphe ne fut pas amoindrie, ni le prestige de la victoire atténué. En tout cas, aussitôt après avoir enseveli le premier de ses enfants qui était mort, il triompha, comme je l’ai dit. Le second ayant succombé après le triomphe, il réunit en assemblée le peuple romain et lui tint le langage d’un homme qui n’avait pas besoin de consolation, mais, au contraire, consolait ses concitoyens affligés de sa propre infortune. Il dit d’abord que n’ayant jamais jusque-là rien craint des choses humaines, mais en revanche redoutant toujours ce qui, dans le domaine des affaires divines, est le plus douteux et le plus sujet aux vicissitudes, la Fortune, d’autant plus qu’en cette guerre elle n’avait cessé de le pousser en avant, comme un souffle favorable, il s’attendait toujours à un retournement et à un reflux. «Car en un seul jour, continua-t-il, ayant traversé la mer Ionienne, je suis passé de Brindes à Corcyre ; et, à cinq jours de là, j’ai été à Delphes, où j’ai sacrifié au dieu. Il m’a fallu cinq jours encore pour aller en Macédoine prendre le commandement de mon armée ; j’ai procédé à la purification habituelle et, commençant dès lors mon action, j’ai, en quinze autres jours, donné à la guerre le terme le plus glorieux. Je me méfiais de la Fortune précisément à cause de l’heureuse issue de ma campagne ; et, ma tranquillité assurée du côté des ennemis, qui n’étaient plus à craindre, je redoutais surtout, pendant la traversée, un retour offensif de la mauvaise chance, quand je ramenais une si grande armée victorieuse, du butin et des rois prisonniers. Cependant, même arrivé chez nous sain et sauf, et voyant la Ville pleine de joie, d’enthousiasme et de sacrifices d’action de grâces, je tenais encore la Fortune en suspicion, car je sais qu’elle n’accorde aucun des grands biens dont elle dispose, dans toute sa pureté et hors des atteintes de l’envie. Et cette crainte, mon âme, pleine d’angoisse et qui envisageait avec inquiétude l’avenir de l’État, ne s’en est pas défaite avant que je ne me fusse heurté à un si grand désastre pour ma famille : j’ai dû, coup sur coup, préparer, dans ces jours sacrés, les funérailles de fils parfaits, les seuls que je me réservais comme héritiers de mon nom. Me voilà donc maintenant à l’abri des plus grands dangers ; je reprends courage, et je crois que la Fortune vous restera fidèle et hors d’atteinte. C’en est assez de mes malheurs ; en épuisant ses coups sur moi, elle a pris sa revanche de mes succès. Elle possède un exemple non moins éclatant de la faiblesse humaine dans le triomphateur que dans le captif mené en triomphe, sauf que Persée, même vaincu, garde ses enfants, et que Paul-Émile vainqueur a perdu les siens. » *Site de Philipe Remacle*. [↑](#footnote-ref-47)
48. . **Anaxagore (500-428 av. J.-C.)** : « Sciebam me genuisse mortalem » : Cicéron, *Tusculanes*, 3,24 [↑](#footnote-ref-48)
49. . **Praexaspes, is, m :** nom d’un courtisan de Cambyse Sén. *Ir*. 3,14,1 ; **Cambyses, is / ae , m :** père du premier Cyrus.

    **Sénèque, *De Ira*,** 3,14 1. « Le roi Cambyse était fort adonné au vin. Prexaspe, l'un de ses favoris, l'engageait un jour à plus de sobriété, lui représentant que l'ivresse était honteuse chez un souverain, sur lequel tous les yeux étaient ouverts, et toutes les oreilles attentives: "Je vais te prouver, répliqua le prince, que je me possède toujours, et que, dans l'ivresse même, mon bras est sûr aussi bien que mes yeux." Il se mit à boire plus souvent et dans de plus grandes coupes qu'à l'ordinaire, puis, quand il se sentit rempli de vin et trébuchant, il ordonna au fils de son censeur d'aller se placer à la porte de la salle, debout et la main gauche placée au-dessus de la tête. Alors il tend son arc, déclare qu'il vise au coeur, et au même instant le jeune homme est frappé. Cambyse lui fait ouvrir le flanc, montre à Prexaspe la flèche enfoncée droit dans le coeur; puis, l'interrogeant de l'œil et de la voix "Ai-je la main assez sûre?" lui dit-il. Le père affirma qu'Apollon n'eût pas tiré plus juste. […] Ainsi Prexaspe grossit la liste de ceux qui ont prouvé, par d'éclatantes disgrâces, ce qu'un bon conseil coûte aux amis des rois. »

    « [3,15] XV. Sans doute Harpage en avait donné un de cette nature à son maître, aussi roi de Perse, quand ce dernier, s'estimant offensé, lui fit servir à table la chair de ses propres fils, puis lui demanda, à plusieurs reprises, si l'assaisonnement lui plaisait. Et lorsqu'il vit le malheureux rassasié de cet horrible mets, il fit apporter les têtes, ajoutant cette question: "Comment trouvez-vous que je vous ai régalé?" Eh bien! Harpage trouva des paroles ; sa langue ne resta pas glacée: "À la table d'un roi, répondit-il, tout mets ne peut être qu'agréable." Que gagna-t-il à cette flatterie? de n'être pas invité à manger les restes. […] ». (*Itinera electronica*). [↑](#footnote-ref-49)
50. . **Pudet** avec inf. passif personnel (puditum est aliquem dici (Cic. ; puditum = pft dép. au lieu de puduit) — Gaffiot) [↑](#footnote-ref-50)
51. . **Quintus Marcius Rex**, fut consul en 118.( « Rex » parce que les membres de cette famille disaient remonter au roi Ancus Martius).

    **Valère Maxime**, *Faits et dits mémorables*, 5.10 « **Quintus Marcius Rex**, qui eut Caton l'Ancien comme collègue au consulat, perdit un fils qui lui était très attaché, en qui il espérait beaucoup et, ce qui n'a pas ajouté peu au malheur, qui était son fils unique ; il se rendit compte que son décès le troublait beaucoup et le bouleversait, mais il surmonta si bien sa douleur grâce à la hauteur de son âme, que lorsqu'il quitta le bûcher où se trouvait le jeune homme, il se rendit immédiatement à la curie et convoqua le sénat qui devait ce jour là, conformément à son règlement, tenir séance. S'il n'avait pas été capable de trouver dans son courage le moyen de supporter son deuil, il n'aurait pas pu partager la durée d'une seule journée entre le malheur qui frappait le père et l'énergie que montrait le consul, sans renoncer en quoi que ce fût à ses obligations ».

    **NB.** Une bonne partie des exemples que propose Hutten se trouve regroupée chez Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, 5.10 ; « Les parents qui ont supporté le décès de leurs enfants avec courage ». On en trouve aussi beaucoup chez Sénèque. On retrouve encore les mêmes exemples (Xénophon, Anaxagore et autres) chez **Pierre Crespet**, *Le triomphe de Marie, Vierge et Mère de Jésus*, chez Guillaume de la Noüe, 1600, Vingt troisième journée, sermon X. p. 307-310. Un peu plus tard les *Essais* de Montaigne auront comme point de départ des *exempla* comparables. [↑](#footnote-ref-51)
52. . **Integra aetate :** à la fleur de l’âge Ter. *And* . [↑](#footnote-ref-52)
53. **.** **Cornelia**, fille de Scipion, le vainqueur d’Hannibal, était l’épouse de Tibérius Gracchus dont elle eut douze enfants. Devenue veuve elle les éleva avec une dignité et une fermeté souvent citées en exemple. Elle supporta avec courage la mort de neuf enfants en bas âge et l’assassinat de ses deux fils adultes, Tibérius et Caius Gracchus. Voir **Plutarque**, *Caius Gracchus*, I;  XIX, 1-3 ;

    Voir aussi **Sénèque** *Consolation à Helvia*, 16,6. « [16,6] De douze enfants qu'avait Cornélie, le destin la réduisit à deux. Elle en avait perdu dix; quel nombre! et dix Gracques; quelle perte! Ses amis en pleurs maudissaient son destin: "Cessez, leur dit-elle, d'accuser la fortune qui m'avait donné des Gracques pour fils. " Une telle femme méritait de mettre au monde l'orateur qui s'écria devant le peuple: "Quoi! tu oses insulter celle qui m'a donné le jour?" Le mot de la mère me parait beaucoup plus énergique. Le fils mettait un haut prix à la naissance des Gracques, et la mère, même à leur trépas ». [↑](#footnote-ref-53)
54. **.** **Rutilia**, mère de **C. Aurélius Cotta** (124 73 av. J.-C.) Orateur brillant ; après un exil volontaire, pour éviter une condamnation, il revint à Rome et fut consul en 75.   
    **Voir. Sénèque,** *Consolation à Helvia*, 16,7 [16,7] « Rutilia suivit son fils Cotta en exil. Elle lui était si tendrement attachée, qu'elle aima mieux supporter l'exil que son absence, et ne revint dans sa patrie qu'avec son fils. Après son retour, jusqu'au sein de la prospérité et des honneurs, elle le perdit avec le même courage qu'elle l'avait suivi, et l'on ne vit plus couler ses larmes depuis les funérailles de son fils. Elle montra du courage dans son exil, et de la raison à sa mort. Rien n'avait arrêté les mouvements de sa tendresse, rien ne put la faire persister dans une affliction inutile et insensée. Voilà les femmes au rang desquelles je veux qu'on vous place, vous qui toujours avez imité leurs exemples; comme elles, vous saurez modérer ou étouffer le chagrin ». Voir aussi Cicéron, *De Oratore* et *In Pisonem*, ch. 26. [↑](#footnote-ref-54)
55. **.** **Livia.** Il y eut beaucoup de Drusus et de Livia ! Hutten fait sans doute référence à Drusus fils de Livia, l’épouse d’Auguste. Drusus ; général brillant et populaire, était frère de Tibère. Il mourut en 9 avant J.-C, d’une chute de cheval ; son tombeau est à Mayence : Hutten ne peut l’ignorer. Il s’appuie probablement sur la *Consolation à Livia Augusta,* autrefois attribuée à Ovide, (éloge funèbre de 474 vers, probablement écrit entre 9 avant J.-C. et 2 après J.-C.). [↑](#footnote-ref-55)
56. . **Le roi Antiochus IV**, Epiphane ( qui règna de 175 à164), réprima durement la révolte des Maccabées en 167 avant J.C. Il fit ainsi, entre autres exactions, exterminer une famille entière, faisant torturer les sept fils, sous les yeux de leur mère, qu’il fit tuer ensuite.

    ***Voir Ancient Testament***, « Deuxième livre des Maccabées », ch. 7. Voici la torture du premier fils. « 1. Il arriva aussi qu'on prit sept frères avec leur mère, et que le roi voulut les contraindre, en les déchirant à coups de fouets et de nerfs de boeuf, à manger de la chair de porc, interdite par la loi.

    2 L'un d'eux, prenant la parole au nom de tous, dit: "Que demandes-tu, et que veux-tu apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de transgresser la loi de nos pères."

    3 Le roi, outré de colère, commanda de mettre sur le feu des poêles et des chaudières. Aussitôt qu'elles furent brûlantes,

    4 il commanda de couper la langue à celui qui avait parlé au nom de tous, puis de lui enlever la peau de la tête et de lui trancher les extrémités, sous les yeux de ses autres frères et de leur mère.

    5 Lorsqu'on l'eut ainsi complètement mutilé, il ordonna qu'on l'approchât du feu, respirant encore, et qu'on le fît rôtir dans la poêle. Pendant que la vapeur de la poêle se répandait au loin, ses frères et leur mère s'exhortaient mutuellement à mourir avec courage:

    6 "Le Seigneur Dieu voit, disaient-ils, et il a vraiment compassion de nous, selon que Moïse l'a annoncé, dans le cantique qui proteste en face contre Israël, en disant: Il aura pitié de ses serviteurs." ». Le roi fit ainsi torturer les sept fils et tuer la mère. [↑](#footnote-ref-56)
57. . **Philippe le Beau** (Philippe1er, duc de bourgogne et roi de Castille) fils de Maximilien 1° (1459-1519) et de Marie de Bourgogne naquit à Bruges en 1478 et mourut à Burgos en 1506. Il fut l’époux de Jeanne la Folle et le père du futur Charles Quint. Il mourut donc avant son père, sans doute de fièvre typhoïde, quoiqu’on ait parlé d’empoisonnement. [↑](#footnote-ref-57)
58. **.** En février 1508, prétextant de son couronnement pour entreprendre un voyage à Rome, Maximilien s'enfonce en territoire vénitien à la tête d'une imposante armée et marche sur [**Vicence**](http://fr.wikipedia.org/wiki/Vicence), mais il est battu à [**Cadore**](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pieve_di_Cadore), au [**col de Mauria**](http://fr.wikipedia.org/wiki/Forni_di_Sopra) et à [**Pontebba**](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pontebba) par l'armée vénitienne de [**Bartolomeo d'Alviano**](http://fr.wikipedia.org/wiki/Bartolomeo_d%27Alviano). (*Wikipédia — Voir aussi sur ce site des Prima Elementa, ma traduction de l’*Oratio prima *de Hutten, § 79 et notes*). [↑](#footnote-ref-58)
59. **.** **Duché de Gueldre.**  Ancien duché du saint empire Roman Germanique, actuellement une des onze provinces des Pays bas, la plus étendue. La **Gueldre**, en néerlandais Gelderland, est située entre l'IJselmeer et la frontière allemande. Le chef-lieu est Arnhem. Les principales villes sont : Apeldoorn, Arnhem, Harderwijk, Nimègue, Tiel, Wijchen et Zutphen. [↑](#footnote-ref-59)
60. **.** **Pannonie**. - Province de l'empire romain, riveraine du Danube au Nord et à l'Est, séparée par le Wienerwald (mons Cetius) du Norique à l'Ouest, par les Alpes Juliennes de l'Italie au Sud; elle correspond donc à peu près à la Hongrie actuelle avec la Slavonie et le Nord de la Bosnie, et à l'Est de l'Autriche, de la Styrie et de la Carniole. (*Imago mundi*). Sans doute s’agit-il des démêlés de Maximilien 1er avec la Hongrie. [↑](#footnote-ref-60)
61. . Voir *Philippe le Beau - Le dernier duc de Bourgogne*, Jean-Marie Cauchies, BREPOLS, 2003. (Burgundia VI) « Philippe de Habsbourg-Bourgogne, dit le Beau, archiduc d'Autriche, prince " naturel " dans les Pays-Bas, éphémère roi de Castille, fait trop souvent figure d' " oublié de l'Histoire ". Mort jeune encore, en pleine ascension politique, " victime " de la notoriété de ses parents, Maximilien d’Autriche et Marie de Bourgogne, et davantage encore de son fils aîné Charles Quint, éclipsé dans la mémoire par son épouse Jeanne, dite Jeanne la Folle, il trouve mal sa place dans l'historiographie, aux confins du moyen âge et de la Renaissance, de la féodalité des grands princes et du temps d'expansion de l' " Etat moderne " en Occident. Né à Bruges en 1478, mort à Burgos en 1506, il est pourtant un maillon essentiel. Sa biographie morale et politique entraîne le lecteur à la découverte du pouvoir et de ses instruments, de la diplomatie et de ses intrigues, de Malines à Madrid, de Windsor à Innsbruck. Européen par la force des choses, Philippe le Beau, très entouré de " ministres " aux vues ambitieuses et divergentes, n'est pas encore le dépositaire d'une aspiration à la monarchie universelle vers laquelle tendra son successeur. Il demeure avant tout un duc de Bourgogne, l'héritier et le continuateur d'une lignée. Les choix politiques qu'il assume à ce titre, face à son père l'empereur élu du Saint Empire, à ses beaux-parents les Rois Catholiques, au roi de France, ont pu faire de lui un " enfant terrible " de la politique internationale ». (*Op. Cit.* *Quatrième de couverture*). [↑](#footnote-ref-61)
62. . **fiducia civitatis, Cic Verr. 5, 167 :** confiance dans le titre de citoyen romain**. ///  - fiducia stabilis benevolentiae,** Cic. Lael. 52 : confiance dans un dévouement solide. [↑](#footnote-ref-62)
63. . **Ullo** *au lieu de* **nullo** ? = que la Germanie en vit jamais dans quelque mouvement que ce soit … Le Gaffiot signale l’emploi de **ullus** avec une valeur négative implicite. [↑](#footnote-ref-63)
64. **.** J’ai mis cette phrase entre parenthèses pour qu’elle n’interrompe pas la complémentarité des deux idées principales : il ne faut pas souhaiter le recours aux armes ; et nous avons décidé de tout faire pour ne pas créer de troubles en Germanie.   
    **Impedio is, ire** se construit aussi avec l’infinitif chez les classiques. [↑](#footnote-ref-64)
65. . **Discrimen :** différence ; point critique. **In discrimen incidere :** tomber dans une situation dangereuse ; **discrimen in aliquem (alicui) incidit** : le danger s’abat sur / guette quelqu’un. [↑](#footnote-ref-65)
66. . **Plutarque, *Consolation à Apollonios***: « [105a] Pausanias, roi de Lacédémone, vantait continuellement ses exploits. Un jour qu'il demandait à Simonide, d'un ton moqueur, de lui donner quelque sage précepte, ce poète, qui connaissait sa vanité, se contenta de lui dire : « Souvenez-vous que vous êtes homme. »

    **Rĕsulto, āre :** - intr. - 1 - sauter en arrière. - 2 - rebondir, rejaillir; sautiller. - 3 - être renvoyé, être répercuté (en parl. d'un son). - 4 - retentir, faire écho, résonner. - 5 - répugner à, ne pas s'accommoder de. - 6 - résister à, s'opposer à. - 7 - tr. - Apul. renvoyer (un son). [↑](#footnote-ref-66)
67. **. Adflictos excitare :** Cicéron**; ‖ proturbare :** chasser devant soi en bousculant [↑](#footnote-ref-67)
68. **. Nullus non :** tous, chacun **‖** **nullo non die**, Liv. : tous les jours.

    **Intra suam domum, in suo prope conclavi :** l’épouse du duc de Würtemberg , Sabine de Bavière, a, d’ailleurs, quitté le château conjugal peu de temps après, pour se réfugier chez ses frères, pendant que son mari assistait aux fêtes données par Maximilien à l’occasion de l’anniversaire de ses petits-enfants. [↑](#footnote-ref-68)
69. **. Alicui spem præcidere, Cic *Verr*. 1, 20 :** retrancher à qqn l'espoir. [↑](#footnote-ref-69)
70. . (01) Crantor, né à Soles, ville de la Cilicie, fut un des plus célèbres disciples de Xénocrate, et enseigna avec Polémon dans l'Académie. Il avait composé plusieurs poèmes qu'il renferma, après les avoir cachetés avec soin, dans le temple de Minerve à Soles. Les anciens en ont parlé avec éloge ; mais l'ouvrage qui lui avait fait le plus d'honneur était un *Traité de la Consolation*adressé à Hippoclès, qui venait de perdre ses enfants. C'est celui d'où Plutarque a tiré le passage qu'il cite, et Cicéron s'en était beaucoup servi dans le livre qu'il composa lui-même sur un pareil sujet. [↑](#footnote-ref-70)
71. . (02) Xénophon, qui, dans le second livre de son *Histoire de la Grèce*, parle fort au long du courage avec lequel Théramène s'opposait à la conduite tyrannique de ses collègues, dit qu'on lui fit boire de la ciguë. [↑](#footnote-ref-71)
72. . (03) Hésiode était né à Cumes, en Éolie, et fui élevé à Ascra, ville de Béotie, d'où vient le surnom de vieillard ascréen que Virgile lui donne. Les anciens et les modernes ont beaucoup disputé pour déterminer lequel était le plus ancien d'Homère et d'Hésiode, et la question est demeurée indécise. /// NB. On penche aujourd’hui pour Homère. [↑](#footnote-ref-72)
73. **.** (04) **Dictys** était de l'île de Crète, et avait suivi Idoménée  au siège de Troie. Il écrivit en phénicien l'histoire de cette fameuse guerre. Il  ordonna en mourant qu'on renfermât sen livre dans un coffre de plomb qu'on cacha dans la terre, et qui ne fut découvert que sous le règne de Claude qui le fit traduire en grec. Celui que nous avons en latin de la traduction d'un certain Septimius est supposé. Au reste, le récit de l'enfouissement de l'ouvrage de Dictys et de sa découverte a tout l'air d'une  fable. [↑](#footnote-ref-73)
74. (05) Voyez Hérodote, l. I, c. 31. [↑](#footnote-ref-74)
75. (06) Ce dernier trait d'histoire est tiré du livre de la consolation de Crantor, au rapport de Cicéron, dans son premier livre des Tusculanes, ch. 48 [↑](#footnote-ref-75)
76. (07) Arsinoé était fille de Ptolémée Lagus, fils de celui qui, après la mort d'Alexandre, régna en Égypte. Elle avait épousé Lysimaque, roi de Macédoine. Plutarque, dans la *Consolation à sa femme*, attribue cet apologue à Ésope, de qui ce philosophe l'avait apparemment emprunté. [↑](#footnote-ref-76)
77. (08) Troïlus était le plus jeune des fils de Priam. Il voulut se mesurer avec Achille, et périt de la main de ce guerrier. Virgile a fait du sort de ce malheureux prince la peinture la plus touchante. [↑](#footnote-ref-77)
78. . (09) Le traité dont parle Plutarque était un traité de l'âme. Aristote l'avait composé à l'occasion de la mort d'Eudémus, personnage considérable de l'île de Chypre. Ce dialogue est perdu. [↑](#footnote-ref-78)
79. . (10) Mot à mot: *qu'ils sont ronds*. Les corps ronds ont la plus grande mobilité. [↑](#footnote-ref-79)
80. (11) Le sens de ce passage, dont Plutarque ne cite qu'une partie, est que le destin que les Parques ont filé aux hommes a toujours, quoi qu'ils puissent faire, son accomplissement. [↑](#footnote-ref-80)